BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
II.a SALA
15
SCAFFALE VII
PLUTEO
N.° CATENA 27
L. J. 15. VII. 27

Warwick est le premier ouvrage de Lahharpe, il donna cette tragédie à l'âge de 23 ans, et son succès fit connaître à la scène tragique des espérances qui n'ont pas tout à fait été réalisées, il serait à désirer pour la réputation de l'auteur qu'il eut terminé sa carrière littéraire par Warwick. On ne lui aurait pas demandé compte de cette belle simplicité de ces beaux caractères si bien développés, de cet intérêt qui se soutient par plusieurs situations qui n'entraînent de force, de cette versification enfin qui n'a rien de rude, rien d'ampoulé, qui conserve toujours le ton juste qui lui convient en un mot, tout ce qui forme la marche des beautés de Warwick ne nous paraît pas devenu un reproche pour la plupart des derniers ouvrages de son auteur.

(Cet drame a fait la plus grande sensation) on y remarque une conduite sage. Un de ses plus grands mérites c'est d'être éloigné de toutes les tragédies modernes. La simplicité de son an-

suite d'Orlend au style, qui n'a rien de cette boursouflure si à la mode.
Il y a tout à espérer d'un auteur qui a 23 ans fait un ouvrage si bien conduit.
Il ne faut pas dissimuler que Shakespeare est un dangereux adversaire pour ce jeune homme, et qu'on voit une infinité de reminiscences dans son drame

Mém. de Bach. T. 1. p. 325.

---

29 9bre 1763. Le Comte de Warwick est imprimé, il soutient sa réputation à la lecture. On lit à la fin une lettre à M. de Voltaire, où ce jeune auteur développe son sentiment sur le genre qu'il embrasse, il le fait avec ménagement de ses ennemis traite avec hauteur. il mainthenu ses principes, et dans aucune personne, elle est fort bien écrite

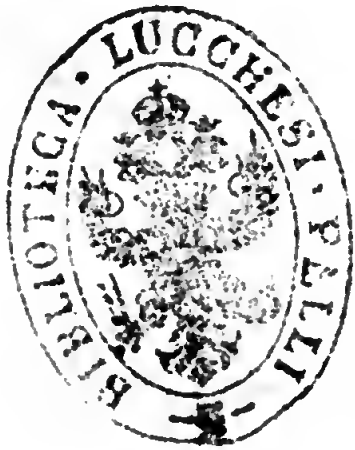
Mss. T1. pages 337

1764. Le Comte de Warwick n'a pas encore paru. On continue à le donner. Il est fort suivi, il a été joué à la cour. Il a plu généralement, et le Roi lui même a daigné entendre signer sa satisfaction à l'auteur. M. p. 340

Digitized by Google

LE COMTE
DE VARVIC,
TRAGÉDIE.

par Mr. De la Harpe.



LE COMTE DE VARVIC,

TRAGÉDIE;

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens ordinaires du Roi le 7 Novembre 1763.

NOUVELLE EDITION

revue, corrigée, augmentée & imprimée d'après une nouvelle copie fournie par l'auteur. Avec une lettre à Mr. DE VOLTAIRE *& la réponſe.*

YVERDON,

Aux dépens de la Société Littéraire & Typographique.

M. D. CCLXXVI.

AVIS
DES ÉDITEURS.

ON ſait que cet ouvrage eſt le premier de l'auteur qui le compoſa à l'âge de 22 ans. Son ſuccès fut très-grand, & s'eſt toujours ſoutenu depuis. Il a été traduit en pluſieurs langues, joué à la Haye en hollandais, & en anglais à Londres au théatre de Drurylane, où il a réuſſi comme en France.

L'auteur y fit, il a quelques années, des changemens aſſez conſidérables. La piece fut repréſentée avec ces changemens, qui furent im-

primés en partie dans le Mercure de France. C'eſt avec ce ſecours qu'on a fait à Lyon & ailleurs pluſieurs éditions nouvelles ; mais toutes ſont incomplettes & fautives : celle-ci eſt la premiere qui ſoit parfaitement conforme à la copie ſur laquelle cette tragédie eſt repréſentée au théatre de Paris, & que l'auteur a bien voulu nous remettre manuſcrite.

LETTRE
À MONSIEUR DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

QUoiqu'éloigné du centre de notre littérature, vous en êtes toujours l'ame & l'honneur. Tous ceux qui font quelques pas dans cette carriere, où vous avez tant de fois triomphé, vous offrent en tribut les eſſais de leur jeuneſſe. En ſoumettant cet ouvrage à vos lumieres, je ne fais que ſuivre la foule; & ſi je puis m'en diſtinguer, ce n'eſt que par la ſenſibilité particuliere qui m'a toujours attaché à vos écrits, & dont j'ai oſé déja vous donner des témoignages.

Il eſt donc vrai, monſieur, qu'il vient un tems où tous les hommes s'accordent pour être juſtes, où le cri de l'envie eſt étouffé par le cri de l'admiration, où l'on n'oſe plus oppoſer la médiocrité qu'on mépriſe, au génie qu'on voudrait dégrader, où l'homme ſupérieur à ſon ſiecle eſt enfin à ſa place! Ce ſentiment unanime & victorieux qui dé-

truit tous les autres intérêts, a quelque choſe de ſublime; il me fait reſpecter l'humanité.

Tel eſt le rang où vous êtes parvenu, monſieur; tel eſt l'hommage univerſel que l'on vous rend aujourd'hui, & que méritent vos chefs-d'œuvres dans pluſieurs genres, ſur-tout dans le genre dramatique. Permettez-moi de diſcourir quelque tems avec vous ſur cet art que j'aime & dans lequel vous excellez. Quand on écrit à ſon maître, il faut s'inſtruire avec lui, lui propoſer des réflexions & des doutes qu'il peut éclairer, plutôt que de lui adreſſer des louanges qui ſont toujours fort au-deſſous de lui.

Il n'eſt que trop vrai que le théâtre eſt depuis long-tems dans ſes jours de décadence. Vous vous êtes placé à côté de nos maîtres, & tout le reſte eſt bien loin de vous. On a même abuſé de vos préceptes pour corrompre & détériorer l'art de la tragédie Vous nous avez dit, que la pompe du ſpectacle ajoutait beaucoup à l'intérêt d'une action; vous avez recommandé cet acceſſoire trop négligé juſqu'à vous. Qu'eſt-il arrivé? On a fait de la tragédie une ſuite de tableaux mouvans; on a prodigué les événemens en repréſentation, les combats, les poignards, & l'on a fait des ouvrages, dont tout le mé-

rite était pour l'actrice ou le décorateur. On a voulu oublier ce que vous aviez répété cent fois, que ſans l'intérêt & le ſtyle, tous ces ornemens étrangers ne produiſaient que l'effet d'un inſtant, & qu'il ne reſtait rien d'un ouvrage de cette eſpece quand la toile était tombée. J'entendais demander autour de moi, lorſqu'il s'agiſſait d'une piece nouvelle : y a-t-il des coups de théâtre en grand nombre, des tirades pour l'actrice, des maximes, des déclamations? On ſe gardait bien de demander : les perſonnages diſent-ils ce qu'ils doivent dire? L'action eſt-elle raiſonnable? le ſtyle eſt-il intéreſſant? Ces bagatelles étaient bonnes pour le vieux tems, & l'on diſait tout haut que Britannicus, *donné aujourd'hui pour la premiere fois, ſerait à peine écouté.*

C'eſt au milieu de tels diſcours & de tels préjugés, que j'ai oſé concevoir & exécuter un drame de la plus grande ſimplicité. J'ai penſé que les événemens multipliés ne pouvaient tout au plus intéreſſer que la curioſité de l'eſprit, & non la ſenſibilité de l'ame ; que pour faire éprouver aux hommes raſſemblés des émotions durables, il fallait développer devant eux une action ſimple, qui de momens en momens devint plus intéreſſante ; qu'il fallait imprimer profon-

dément dans leurs cœurs les ſentimens divers & ſucceſſifs des perſonnages ; que la tragédie n'était pas ſeulement le talent de faire agir les hommes ſur la ſcene, mais encore celui de les faire parler. Oui, je ne craindrai pas de le répéter, l'éloquence ſeule peut animer la tragédie ; c'eſt le caractere diſtinctif des grands maîtres, c'eſt le vôtre. Le mérite peut n'être pas bien grand, d'arranger une action vraiſemblable ; mais créer des hommes à qui l'on donne des paſſions qu'il faut peindre, répandre dans les diſcours qu'on leur prête, cet intérêt ſoutenu, cette chaleur qui donne à l'illuſion l'air de la vérité, trouver, ſaiſir ces ſentimens qui s'échappent de l'ame, & que l'homme médiocre ne rencontre jamais : voilà le talent rare & ſupérieur ; voilà le génie.

Quel don, monſieur, que l'éloquence ! c'eſt le plus beau préſent de la nature. Elle fait pardonner tout, même la vérité. Et quel homme ſait mieux que vous les réunir ? Qui mieux que vous a ſu faire ſervir à notre inſtruction la ſcience de plaire & d'attendrir ? Combien vous ſavez adoucir les hommes, afin qu'ils vous permettent de les éclairer ! Peut-être il eſt encore des ames ingrates & dures qui ſe refuſent aux plaiſirs que vous leur procurez, & qui cherchent

les défauts de vos ouvrages, en eſſuyant les larmes que vous leur arrachez. Peut-être même me reprocheront-elles cette expreſſion de ma reconnoiſſance; pour moi je la crois due au grand homme, qui cent fois a charmé les inſtans de ma vie, & qui m'a appris encore à pardonner à leur ingratitude.

Je ſerais trop heureux, monſieur, ſi le plaiſir qu'on goûte à la lecture de vos ouvrages, ſuffiſait pour apprendre à les imiter. Sans prétendre à cette gloire, je me ſuis attaché du moins à pratiquer vos leçons. J'ai cherché la clarté dans le ſtyle, la ſimplicité dans la marche. J'ai déployé ſur la ſcene l'ame grande & ſenſible de Varvic, *& j'ai cru qu'avec cet avantage, je ſerais bien malheureux ſi j'avais beſoin de ces ornemens ſi ſuperflus, & que l'on croit ſi néceſſaires. Ma jeuneſſe & quelques lueurs de cet ancien goût, qui pour n'être plus ſuivi, n'eſt pourtant pas oublié, m'ont fait accueillir du public avec cette indulgence qui récompenſe les efforts, & encourage les diſpoſitions. On a applaudi au genre que j'avais choiſi bien plus qu'à mes talens. Il ſerait à ſouhaiter, que cet accueil engageât tous ceux qui ſe diſputent aujourd'hui la ſcene, à rentrer dans l'an-*

cienne route, qui probablement eſt la plus ſûre, & dans laquelle ſans doute ils iraient bien plus loin que moi. C'eſt à vous, monſieur, qui avez atteint le but, & qui êtes aſſis ſur vos trophées, c'eſt à vous à les ramener. Elevez encore votre voix; propoſez leur de relire Phédre & Cinna. *Moi je leur citerai* Mérope & *ces trois derniers actes de* Zaire, *ces actes ſi admirables, où les développemens d'un cœur tendre & jaloux, ſuffiſent pour remplir la ſcene. J'entends toujours parler des coups de théatre: mais qu'eſt-ce que des coups de théatre? ſont ce des exécutions ſanglantes? non. Oreſte dans* Andromaque *eſt épris d'Hermione: il vient d'obtenir l'aſſurance de l'épouſer, ſi Pyrrhus épouſe la veuve d'Hector. Pyrrhus y ſemble déterminé: il a refuſé de livrer Aſtianax, il ſacrifie tout à ſa Troyenne. Oreſte nage dans la joie. Arrive Pyrrhus: tout eſt changé. Il eſt bravé, il revient à Hermione & livre Aſtianax; il invite Oreſte à être témoin de ſon mariage. Oreſte demeure anéanti, & le ſpectateur avec lui: voilà un coup de théatre. Il eſt d'un maître.*

C'eſt ainſi qu'il faut que les événemens d'une piece paraiſſent toujours le réſultat des caracteres, & non une machine fragile, dont on voit tous les reſſors dans la main de

l'auteur. Mais c'eſt ſur le ſtyle que nous avons ſur-tout beſoin de leçons. Si vous avez quelquefois placé dans une ſcene des réflexions rapides, preſque toujours fondues dans la ſituation, on a prétendu dès-lors qu'il fallait, à votre exemple, faire entendre ſur le théatre, toutes les vérités morales qu'on a pu dire depuis deux mille ans. On a fait de longues tirades bien traînantes, bien ennuyeuſes, ſur-tout bien déplacées. On eſt convenu d'appeller cela des vers faillans, des vers à retenir. *Vous ne ſerez pas ſurpris, monſieur, quand vous aurez lu cette tragédie, que pluſieurs perſonnes ſe ſoient plaintes de n'y pas trouver* de ces vers à retenir. *Je crois bien que vous m'en ſaurez bon gré. Quant à ces perſonnes dont je vous parle, je ſuis bien fâché de ne pouvoir les ſatisfaire, mais je leur répondrai, & vous appuyerez mon avis ſans doute, que pour bien écrire, il faut mettre le mot pour la choſe & rien de plus; que des vers de ſituation profondément ſentis, valent cent fois mieux que des vers faits par l'eſprit pour refroidir l'ame, qu'enfin il faut préférer le ſtyle qui fait vivre un ouvrage à celui qui fait briller l'acteur.*

Combien de gens ignorent le mérite de ces vers ſimples & faciles, ſans inverſions,

ſans épithetes, qui ſeuls font entendre une tragédie avec une ſatisfaction continue! Je dirai plus, quand cette ſimplicité eſt touchante, je la préfere aux plus grandes penſées.

Tout le monde connaît ces vers fameux de Corneille en parlant de Pompée.

Il (le ciel) a choiſi ſa mort pour ſervir
dignement
D'une marque éternelle à ce grand chan-
gement,
Et devoit cet honneur aux manes d'un
tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Cette penſée eſt grande ſans enflure; mais j'aimerais bien mieux avoir fait ces vers-ci d'Athalie en parlant des flatteurs.

Ainſi de piege en piege, & d'abyme en
abyme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pu-
reté,
Ils vous feront bientôt haïr la vérité,
Vous peindront la vertu ſous une affreuſe
image.
Hélas! ils ont des rois égaré le plus ſage.

Quel intérêt de ſtyle! que ce ton eſt naïvement dramatique! & quand je ſonge, que

c'eſt un grand-prêtre qui tient ce langage aux pieds d'un roi enfant qu'il va mettre ſur le trône, il me ſemble, qu'on n'a jamais offert aux hommes un ſpectacle plus grand & plus pathétique.

Il faut dire de grandes choſes avec des termes ſimples. Tels ſont mes principes, monſieur, c'eſt de vous que je les tiens. J'ajouterai, qu'il ſerait bien cruel & bien injuſte, que ceux qui ont des principes contraires, ſe criſſent en droit d'être mes ennemis. Je ſaiſis cette occaſion de me plaindre à vous publiquement, des diſcours que la haine & la crédulité répandent ſur moi. Dans un monde où tout eſt convention, où l'on marche au milieu de cent petites vanités qu'il faut craindre de heurter, j'ai été juſte & vrai; on m'en a fait un crime, & beaucoup de gens m'ont accuſé d'être méchant, parce que je n'avais pas la fauſſeté néceſſaire pour l'être. Il eſt également triſte & inconcevable, d'être haï par une foule de perſonnes que l'on n'a jamais vues.

Des diſcuſſions littéraires, des intérêts d'un jour, doivent-ils produire des inimitiés ſi aveugles? Quoi! faudra-t-il toujours redire aux hommes: ne haïſſez jamais celui qui ne vous eſt pas connu, & que peut-être vous auriez aimé?

Au reſte, monſieur, ces déſagrémens attachés aux arts de l'eſprit, n'affaibliront point l'amour que j'ai pour eux & qui eſt né avec moi. La reconnoiſſance que je dois aux bontés du public, me donnera de nouvelles forces, & développera peut-être en moi les talens qu'il a crû appercevoir. Peut-être ceux, pour qui la lecture eſt un plaiſir utile & réel, en liſant ces foibles eſſais, ſeront attendris des ſentimens honnêtes & vertueux que j'ai ſu quelquefois exprimer, & leur ame me ſaura gré d'avoir écrit. La mienne, vous le voyez monſieur, s'épanche devant vous avec liberté. Je ſuis toutes les impreſſions, ſans ſonger que j'abuſe de vos momens, que je vous occupe d'objets importans pour ma jeuneſſe, mais que votre expérience regarde d'un œil bien différent. Vous avez prévu ou ſenti tout ce qui m'étonne ou m'irrite. Vous êtes à cette hauteur ou tout paraît illuſion & vanité. Auſſi je compte également ſur les conſeils de votre philoſophie & ſur les lumieres de votre goût.

Je ſuis &c.

RÉPONSE.

RÉPONSE

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.

DE FERNEY, ce 2 Déc. 1763.

APRÈS le plaiſir, monſieur, que m'a fait votre tragédie, le plus grand que je puiſſe recevoir eſt la lettre dont vous m'honorez. Vous êtes dans de bons principes, & votre piece juſtifie bien tout ce que vous dites dans votre lettre. Racine (*qui fut le premier qui eût du goût, comme* Corneille *fut le premier qui eût du génie,*) *l'admirable* Racine, *non aſſez admiré, penſait comme vous. La pompe du ſpectacle n'eſt une beauté que quand elle fait une partie néceſſaire du ſujet; autrement ce n'eſt qu'une décoration. Les incidens ne ſont un mérite que quand ils ſont naturels, & les déclamations ſont toujours puériles, ſur-tout quand elles ſont remplies d'enflure.*

Vous vous applaudiſſez de n'avoir point fait de vers à retenir; *& moi, monſieur, je trouve que vous en avez fait beaucoup de ce genre. Les vers que je retiens le plus aiſément, ſont ceux où la maxime eſt tournée en ſentiment, où le poëte cherche moins à*

paraître qu'à faire paraître ſon perſonnage, où l'on ne cherche point à étonner, où la nature parle, où l'on dit ce qu'on doit dire. Voilà les vers que j'aime : jugez ſi je ne dois pas être très-content de votre ouvrage.

Vous me paraiſſez avoir beaucoup de mérite : attendez-vous donc à beaucoup d'ennemis. Autrefois, dès qu'un homme avait fait un bon ouvrage, on allait dire au frere Vadeblé qu'il était Janſéniſte ; le frere Vadeblé le diſait au pere le Tellier, qui le diſait au roi. Aujourd'hui, faites une bonne tragédie, & on dira que vous êtes Athée. C'eſt un plaiſir de voir les pouilles que l'abbé d'Aubignac, prédicateur du roi, prodigue à l'auteur de Cinna. *Il y a eu de tous tems des* Frerons *dans la littérature. Mais on dit qu'il faut qu'il y ait des chenilles, parce que les roſſignols les mangent pour mieux chanter.*

J'ai l'honneur d'être avec toute l'eſtime que vous méritez,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur

VOLTAIRE.

LE COMTE
DE VARVIC,
TRAGÉDIE
EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

ÉDOUARD D'YORC, roi d'Angleterre.

MARGUERITE D'ANJOU, femme de Henri de Lancaſtre.

Le comte DE VARVIC.

ELISABETH.

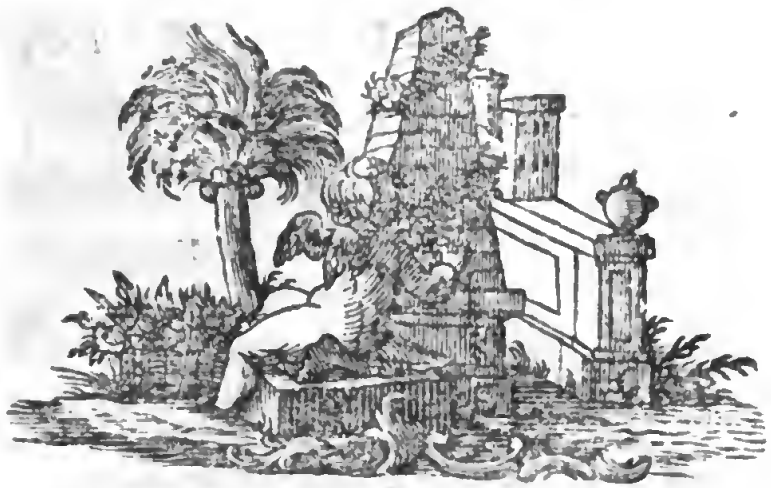
SUFFOLC, confident du roi.

SUMMER, ami de Varvic.

NÉVIL, ſuivante de la reine.

Un officier, Gardes, Soldats.

La Scene eſt à Londres.



LE COMTE DE VARVIC,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NÉVIL, MARGUERITE.

NÉVIL.

QUOI! lorſque les deſtins ont comblé vos revers,
Quand votre époux gémit dans l'oprobre des fers,
Lorſqu'Edouard enfin, heureux par vos déſaſtres,
S'aſſied inſolemment au trône des Lancaſtres,
Marguerite, tranquile en ſon adverſité,
Conſerve ſur ſon front tant de ſérénité!
Quel eſpoir adoucit votre miſere affreuſe?

MARGUERITE.

Celui qui ſoutient ſeul une ame généreuſe,
Qui ſeul peut l'affermir contre les coups du ſort,
Et lui fait rejetter le ſecours de la mort,
Aliment néceſſaire à qui ſentit l'offenſe,
Seul bien des malheureux, l'eſpoir de la vengeance.

NÉVIL.

Et comment cet eſpoir vous ſerait-il permis?
Le ſceptre eſt dans les mains de vos fiers ennemis.
Ils ne ſont plus ces tems où votre ame intrépide,
Soutenant les langueurs d'un monarque timide,
De l'Anglais inquiet abaiſſait la fierté,
Le ſoumettait au frein de votre autorité;
Quand vous-même guidant des guerriers indociles,
Terraſſiés les auteurs des diſcordes civiles,
Quand de l'heureux Yorc qui nous opprime tous,
Le pere audacieux ſuccombait ſous vos coups.
Hélas! tout eſt changé: malgré votre courage,
De ſes premiers bienfaits le ſort détruit l'ouvrage.
Yorc eſt triomphant, Lancaſtre eſt abattu.
En vain pour votre époux vous avez combattu.
En vain il a repris, encor plein d'épouvante,
Le ſceptre qui tombait de ſa main défaillante;
L'aſcendant de Varvic acheva vos malheurs.
Votre fils, cet objet de vos ſoins, de vos pleurs,
Traîne, loin des regards d'une mere avilie,
Sous les yeux des tyrans ſon enfance aſſervie,
Vous même priſonniere en ces murs odieux...

MARGUERITE.

Un plus doux avenir enfin s'ouvre à mes yeux.
Mes deſtins vont changer : mon cœur du moins
s'en flatte.
Il faut que devant toi mon allégreſſe éclate.
Apprens ce qu'Edouard cache encore à ſa cour,
Et ce que verra Londre avant la fin du jour.
Tu ſais qu'Eliſabeth à Varvic fut promiſe ;
Que prêt à s'éloigner des bords de la Tamiſe,
Il attendait ſa main...

NÉVIL.

Eh ! bien ?

MARGUERITE.

Des nœuds ſecrets
Ce ſoir au jeune Yorc l'enchaînent pour jamais,
Et le peuple étonné de ſa grandeur ſoudaine,
Apprendra cet hymen en connaiſſant ſa reine.

NÉVIL.

O ciel ! que dites vous ? eh quoi ! lorſqu'au jour-
d'hui
Il brigue des Français l'alliance & l'appui,
Lorſque, pour en donner une éclatante marque,
Il offre d'épouſer la ſœur de leur monarque,
Que Varvic en un mot, chargé de ce traité,
Aux rives de la Seine eſt encore arrêté,
L'imprudent Edouard, par un double parjure,
Prépare à tous les deux cette ſanglante injure ?

MARGUERITE.

Oui, ce prince entraîné par cet amour fatal,
Eſt de ſon bienfaiteur devenu le rival.
En vain Eliſabeth que cet hymen accable,
Voudrait en rejetter la chaîne inſupportable.
Un pere ambitieux, inſenſible à ſes pleurs,
Va la ſacrifier à l'attrait des grandeurs,
Et ſa fille aujoud'hui, victime couronnée,
Attend en frémiſſant ce funeſte hyménée.
Voilà ce que j'ai ſu : des amis vigilans
Ont ſurpris ces ſecrets cachés aux courtiſans.
Penſes-tu que Varvic tout plein de ſa tendreſſe,
Se laiſſe impunément enlever ſa maîtreſſe ?
Se verra-t-il en butte au mépris des deux cours,
Sans venger à la fois ſa gloire & ſes amours ?
Connais-tu de Varvic l'impétueuſe audace ?
Ce guerrier ſi terrible, auteur de ma diſgrace,
Ce héros ſi vanté, dont les vaillantes mains
Ont fait en ces climats le ſort des ſouverains,
Eſt orgueilleux, jaloux, fier autant qu'invincible;
Son cœur eſt généreux, mais il eſt inflexible.
Il dédaigne le trône, il ſe croit au-deſſus
De ces rois par ſon bras protégés ou vaincus.
Tu le verras bientôt, aigri d'un tel outrage,
S'élever avec moi contre ſon propre ouvrage,
Arracher mon époux à la captivité,
Et ſignalant pour moi ſon courage irrité,
M'aider à ranimer, après tant de déſaſtres,
Les reſtes expirans du parti des Lancaſtres,
Ecraſer Edouard après l'avoir ſervi,

Et me rendre à la fois tout ce qu'il ma ravi:
Ou bien ſi de Varvic la valeur fortunée
Ne pouvait rien ici contre ma deſtinée,
Je goûterai du moins le plaiſir conſolant,
De voir mes ennemis, l'un l'autre s'accablant,
Victimes d'une guerre à tous les deux funeſte,
Répandre ſous mes yeux un ſang que je déteſte,
Et des maux qu'ils m'ont faits ſe diſputant les fruits,
Peut-être tous les deux l'un par l'autre détruits.

NÉVIL.

Vous allez, dans l'ardeur qui toujours vous dévore,
En de nouveaux périls vous engager encore!
Vous allez tout braver pour ſervir un époux
Indigne également & du trône & de vous!

MARGUERITE.

Hélas! de ſon malheur ne lui fais point un crime.
Je ſais qu'il s'endormit ſur le bord de l'abîme.
Le ſceptre qu'il portait a fatigué ſon bras,
Il me laiſſe à venger des maux qu'il ne ſent pas.
Se livrant à ſon ſort en eſclave timide,
Inceſſamment plongé dans un calme ſtupide,
Il paraît ne ſentir, dans ſa triſte langueur,
Ni le poids de ſes fers ni l'orgueil du vainqueur.
Eh bien! c'eſt donc à moi de laver ſon injure,
De ſoutenir ce rang que ſa faibleſſe abjure.
Eh! que dis-je? mon fils, l'idole de mon cœur,
M'offre de mes travaux un prix aſſez flatteur.

Si ma main le replace au trône de ſon pere,
Un jour il connaîtra ce qu'il doit à ſa mere.
De combien de périls j'ai ſû le garantir!
Ce jour, ce jour hélas! me fait encor frémir,
Où d'un cruel vainqueur évitant la pourſuite,
Seule & dans les forêts précipitant ma fuite,
Egarée, éperdue, & mon fils dans mes bras,
De momens en momens j'attendais le trépas.
Un brigand ſe préſente, & ſon avide joie
Brille dans ſes regards à l'aſpect de ſa proie.
Il eſt prêt à frapper : je reſtai ſans frayeur.
Un eſpoir imprévû vint ranimer mon cœur.
Sans guide, ſans ſecours, en ce lieu ſolitaire,
Je crus, j'oſai dans lui voir un Dieu tutélaire.
„ Tiens, approche, lui dis-je, (en lui montrant mon fils,
Qu'à peine ſoutenaient mes bras appéſantis,)
„ Oſe ſauver ton prince, oſe ſauver ſa mere.
J'étonnai, j'attendris ce mortel ſanguinaire.
Mon intrépidité le rendit généreux.
Le ciel veillait alors ſur mon fils malheureux;
Ou bien le front des rois que le deſtin accable,
Sous les traits du malheur ſemble plus reſpectable.
„ Suivez-moi, me dit-il, & le fer à la main,
Portant mon fils de l'autre, il me fraie un chemin;
Et ce mortel abject, tout fier de ſon ouvrage,
Semblait en me ſauvant égaler mon courage.

NÉVIL.

Ces périls retracés dans votre ſouvenir
Préſagent à ce fils un brillant avenir.

D'orages, de revers une enfance aſſiégée,
Par le ciel pourſuivie & par lui protégée,
A des traits ſi frappans fait connaître un mortel
Objet des ſoins marqués d'un pouvoir éternel,
Et qui ſûr de ſa route & bravant les obſtacles,
Doit du ciel qui le guide attendre des miracles.
C'en était un ſans doute, alors qu'au fond des bois,
Un brigand conſerva l'héritier de nos rois.
Il va vous en coûter peut-être d'avantage,
Pour ravir ſon enfance aux fers de l'eſclavage.
Edouard craint un nom chéri dans ces climats.
Les cœurs ambitieux ne s'attendriſſent pas.

MARGUERITE.

Le traité qu'aujourd'hui l'on fait avec la France
Doit de ma liberté me donner l'eſpérance.
Je vais voir Edouard : je ſais qu'il a promis
De fixer ma rançon & celle de mon fils.
Son cœur ne connaît point la fraude & l'artifice.
Il eſt mon ennemi, mais je lui rends juſtice.
Yorc a des vertus, je dois en convenir;
Il m'a ravi le trône & je dois l'en punir.
Edouard à mes yeux eſt toujours un rebelle.
Je ne diſcute point cette longue querelle,
Ces droits tant conteſtés & jamais éclaircis;
Je défendrai les miens, mon époux & mon fils.
Ce ſont là mes devoirs, mes vœux, mon eſpérance.
J'irai chercher Varvic aux rives de la France;
Il ſervira ma haine, & peut-être Louis
Va s'armer avec nous contre nos ennemis.
Peut-être ſon courroux.... Mais Edouard s'avance
Laiſſe nous.

SCENE SECONDE.

MARGUERITE, ÉDOUARD, SUFFOLC, GARDES.

ÉDOUARD.

Vous avez ſouhaité ma préſence.
Quelque reſſentiment qui nous puiſſe animer,
Mon cœur eſt équitable & ſait vous eſtimer.
Si mon rang à vos vœux me permet de me rendre,
L'illuſtre Marguerite a droit de tout prétendre.

MARGUERITE.

En l'état où je ſuis, paraiſſant devant toi,
J'enviſage les maux accumulés ſur moi.
Je t'ai vû mon ſujet : j'ai marché ſouveraine
Dans ce même palais ou ton pouvoir m'enchaine.
Le deſtin l'a voulu : jouis de ſa faveur.
Mais ſi ton ame encore eſt ſenſible à l'honneur,
J'en réclame les loix, ſans demander de grace.
Je ſais, ſans m'avilir, céder à ma diſgrace.
J'oſe attendre de toi mon fils, ma liberté :
Que l'un & l'autre ici ſoient garans du traité,
Qu'à la cour de Louis Varvic a du conclure ;
Tu dois les accorder ou t'avouer parjure.
Détermine le prix que je t'en dois donner.
Mon aſpect dès longtems a dû t'importuner :
Il trouble les douceurs d'un regne illégitime.
Il eſt dur de rougir devant ceux qu'on opprime.

ÉDOUARD.

Non, je ne rougis point d'avoir repris un rang
Que trop longtems Lancaſtre uſurpa ſur mon ſang.
Je ne veux point ici vous appliquer mes titres.
La haine & l'intérêt ſont d'injuſtes arbitres.
Et de quel droit enfin, vous, d'un ſang étranger,
Quand Londre me couronne, oſez vous me juger?
De Naples & d'Anjou l'incertaine héritiere,
Devrait s'occuper moins du trône d'Angleterre.
Par le peuple & les grands Lancaſtre eſt condamné.
Vous n'êtes plus ici que fille de René,
Qu'une étrangere illuſtre, & non pas une reine;
D'un titre qui n'eſt plus ceſſez d'être ſi vaine.
Entre Louis & moi je ménage un traité,
Qui fixera l'inſtant de votre liberté.
Je le ſouhaite au moins; mais je ne puis répondre
Des obſtacles nouveaux qui peuvent nous confondre.
Les intérêts des rois coûtent à démêler:
Attendez juſques-là ma volonté ſuprême.

MARGUERITE.

J'attends tout déſormais du ciel & de moi-même.
Je ne m'abaiſſe point juſqu'à prouver mes droits,
Et je ſais que le fer eſt la raiſon des rois.
Tu crains que dans l'Europe on entende mes plaintes;
Mais je te puis ici porter d'autres atteintes.
Songe que dans ces murs un peuple factieux
Toujours prêt à pouſſer un cri ſéditieux,

Cruel dant ſes retours, extrême en ſes offenſes
Peut encore à mon cœur préparer des vengeances,
Et m'offrir un plus ſûr & plus facile appui,
Que ces rois toujours lents à s'armer pour autrui.
Il faut ou m'immoler ou me craindre ſans ceſſe.
Peut-être rougis-tu d'accabler la faibleſſe
D'un ſexe qui ſouvent eſt dédaigné du tien;
Va, crois que Marguerite eſt au-deſſus du ſien.

ÉDOUARD.

Je vois à quel excès la fureur vous égare;
Mais ce n'eſt point à vous de me croire barbare.
Contre vous autrefois me guidant aux combats,
Mon pere malheureux a trouvé le trépas.
Par des tributs ſanglans j'ai pu le ſatisfaire;
Je n'imputai ſa mort qu'aux haſards de la guerre.
Je ſais vous pardonner ces impuiſſans éclats
Qui conſolent le faible & ne le vengent pas.
J'honore vos vertus, je l'avoûrai ſans feindre,
Je puis vous admirer, mais je ne puis vous craindre.
Calmez votre douleur auprès de votre fils.
Allez, ſon entretien va vous être permis.
Peut-être en le voyant votre reconnaiſſance
Avoûra que mon cœur a connu la clémence.

MARGUERITE.

Son état & le mien, ſes pleurs & mes regrets,
M'apprendront quel retour je dois à tes bienfaits.
Adieu.

SCENE TROISIEME.

ÉDOUARD, SUFFOLC, GARDES.

ÉDOUARD.

Je plains les maux de cette ame irritée.
Ah! prens pitié d'une ame encor plus tourmentée,
Cher ami, tout mon cœur eſt ouvert à tes yeux.
Tu l'as connu longtems & noble & vertueux:
Peut-être il l'eſt encore & fait pour toujours l'être.
De moi-même à ce point l'amour eſt-il le maître?
Cet amour juſqu'ici vainement combattu,
Dont rougit ma raiſon, dont frémit ma vertu,
Qui va marquer un terme à ma gloire flétrie,
Et qui pourtant hélas! m'eſt plus cher que ma vie.
Tu dois t'en ſouvenir, tu ſais que dès le jour,
Où ces attraits nouveaux brillerent dans ma cour,
J'éprouvai, je ſentis ce charme inexprimable,
Ces mouvemens ſoudains d'un penchant indomptable,
Ces premiers feux d'un cœur qui n'avait point aimé.
Surpris de mon état, de moi-même allarmé,
Je vis tous les dangers de ma folle tendreſſe.
Hélas! ſans la dompter on connaît ſa faibleſſe.
Tu vois ce que j'ai fait; j'ai craint que dans ces lieux
Le retour de Varvic ne traverſât mes vœux.
J'ai frémi de me voir confus à ſes approches,
Expoſé ſans défenſe à ſes juſtes reproches.

Je hâte cet hymen ; j'ai voulu prévenir
Ce moment pour mon cœur ſi rude à ſoutenir,
Et ce cœur qui longtems trembla près de l'abîme,
Pour finir ſes combats, précipite ſon crime.

SUFFOLC.

Sans doute qu'aujourd'hui, prêt à former ces nœuds,
Vous en avez prévu les effets haſardeux.
L'amour excuſe tout, alors qu'il eſt extrême.
Votre ame en s'y livrant ſe condamne elle-même ;
Mais l'objet qui pour lui vous fait tout oublier,
En partageant vos feux, doit les juſtifier.

ÉDOUARD.

L'aimable Eliſabeth, au printems de ſon âge
Peut-être de l'amour ignorant le langage,
M'a fait voir juſqu'ici, dans ſa timidité,
Ce trouble intéreſſant qui ſied à la beauté.
Moi-même, je l'avoue, interdit devant elle,
Rougiſſant malgré moi de mon erreur nouvelle,
Commençant des diſcours que je n'achevais pas,
Je n'ai preſque parlé que par mon embarras.
Mais j'ai peine à penſer qu'une plus chere flamme
Ait ſurpris ſa jeuneſſe & me ferme ſon ame.
Elle a peu vû l'époux qui lui fut deſtiné.
On écoute ſans peine un amant couronné,
Offrant avec ſa main le ſceptre d'Angleterre ;
Enfin je l'aime aſſez pour apprendre à lui plaire.
C'eſt Varvic qui produit mes troubles inquiets.
Je ſonge à ſon courroux & plus à ſes bienfaits.

Je

Je détruis dans ſes mains les fruits de ſa prudence.
Je l'expoſe lui-même au mépris de la France ;
Et qui ſait, dans l'ardeur de ſes reſſentimens,
Juſqu'où peuvent aller ſes fiers emportemens ?

SUFFOLC.

Peut-être vos débats vont rallumer la guerre.

ÉDOUARD.

C'eſt un aſtre ſanglant qui luit ſur l'Angleterre.
De Lancaſtre & d'Yorc les partis oppoſés
Ont fait couler le ſang des peuples écraſés.
L'Anglais environné du meurtre & des ravages,
A compté juſqu'ici ſes jours par des orages.
A peine il ſemble enfin goûter quelque repos.
Faut-il que je l'expoſe à des malheurs nouveaux !
C'eſt en toi, cher Suffolc, que mon eſpoir réſide.
Qu'aux remparts de Paris mon intérêt te guide.
Vole & préviens Varvic ; ne lui déguiſe rien.
Va, mon cœur n'eſt pas fait pour abuſer le ſien.
Peins lui tout mon amour & toute mon ivreſſe ;
Et ſi ſon amitié pardonne à ma faibleſſe,
Qu'il éleve ſes vœux à l'hymen de ma ſœur ;
Que ce nœud de plus près l'attache à ma grandeur.
Toujours l'ambition fut ſa premiere idole ;
L'amour n'eſt à ſes yeux qu'un preſtige frivole.
Eliſabeth ſur lui n'a point cet aſcendant
Qui ſemble humilier un cœur indépendant,
Qui ſubjugue le mien trop flexible & trop tendre.

A des nœuds plus brillans ſon orgueil va prétendre.
Oui, joſe l'eſpérer.

SUFFOLC.

Mais Louis irrité
De voir rompre l'hymen entre vous arrêté,
Peut demander bientôt raiſon de cette injure.

ÉDOUARD.

Sans cet hymen forcé la paix peut ſe conclure.
Trop occupé lui-même en ſes propres Etats,
Il n'ira point donner le ſignal des combats.
Fameux par l'artifice & non par la victoire,
Jaloux de la puiſſance & non pas de la gloire,
Ce prince malheureux dans le ſein de la paix,
Eſt accablé du ſoin d'opprimer ſes ſujets;
Et pour aſſûrer mieux la paix où je l'invite,
Je prétens ſans rançon lui rendre Marguerite.
De Lancaſtre en mes mains je retiendrai le fils,
Rejetton dangereux, cher à mes ennemis.
Toi, ne perds point de tems.

SCENE QUATRIEME.

ÉDOUARD, SUFFOLC, UN OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER.

Seigneur, Varvic arrive.

Le peuple impatient s'empreſſe ſur la rive.
On veut voir ce héros trop longtems attendu,
Que l'Europe contemple, & qui nous eſt rendu.

ÉDOUARD.

(*L'officier ſort.*)

Il ſuffit. Laiſſez-nous. O ciel! quel coup de foudre!
Que pourrai-je lui dire & que dois-je réſoudre?
Varvic eſt dans ces lieux! ô ſoins trop ſuperflus!
D'une vaine prudence ô projets confondus!
Allons; à ſes regards avant que de paraître,
Ami, viens éclairer, viens affermir ton maître.
Il eſt ſenſible, il aime, il le juge... ah! ce cœur,
Qui de ſes paſſions voudrait être vainqueur,
Qui reſpecte Varvic, qui le craint & qui l'aime,
N'oubliera pas, crois moi, ce qu'il doit à ſoi-même,
Et que parmi les maux qui cauſent mon effroi,
Le malheur d'être injuſte eſt le plus grand pour moi.

FIN du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VARVIC, SUMMER.

VARVIC.

Je ne m'en défends pas : ces tranſports, cet hommage,
Tout ce peuple à l'envi volant ſur le rivage,
Prêtent un nouveau charme à mes félicités.
Ces tributs ſont bien doux, quand ils ſont mérités.
J'ai placé ſur le trône un roi digne de l'être.
Londre ne verra plus ſon mépriſable maître,
Henri dans la langueur tombé preſqu'en naiſſant,
Et d'une épouſe altiere eſclave obéiſſant.
Entre deux nations rivales & hautaines
Ma prudence du moins a ſuſpendu les haines.
Louis à notre roi vient d'accorder ſa ſœur.
Du trône d'Angleterre à peine poſſeſſeur,
Edouard par mes ſoins ne craint plus que la France
S'efforce de troubler ſa nouvelle puiſſance.
Voilà ce que j'ai fait, Summer, & je me vois
L'arbitre, la terreur & le ſoutien des rois.

SUMMER.

Tous ces titres brillans vont s'embellir encore

Des faveurs dont l'amour vous comble & vous
honore.
L'hymen d'Eliſabeth promis à votre ardeur...

VARVIC.

L'amour qu'elle m'inſpire eſt digne d'un grand
cœur.
Sur le point de former cette union ſi belle,
L'intérêt de mon roi ſoudain m'éloigna d'elle.
Je reviens à ſes pieds plus grand, plus glorieux.
Quelqu'un vient. C'eſt le roi qui marche vers ces
lieux.
Cours chez Eliſabeth. Mon ame impatiente
Veut hâter le moment de revoir mon amante.

SCENE SECONDE.

ÉDOUARD, VARVIC, GARDES.

VARVIC.

Vos deſſeins ſont remplis, vos vœux ſont ſatis-
faits,
Sire, j'apporte ici l'alliance & la paix.
L'hymen y joint ſes nœuds; une illuſtre princeſſe
Digne, par les vertus dont brille ſa jeuneſſe,
De fonder l'union de deux rois tels que vous,
Va traverſer les mers pour chercher ſon époux.
Louis me l'a promis, & votre ami fidele,
Varvic eſt trop heureux de vous prouver ſon zele,

Par des ſoins vigilans autant que par ſon bras,
Et dans la cour des rois comme dans les combats.

ÉDOUARD.

Je ſais ce que mon cœur doit de reconnaiſſance
A ce zele conſtant qui fonde ma puiſſance.
Mais, pour ne rien cacher de l'état où je ſuis,
Le ſort ne permet pas que j'en goûte les fruits.
Je ſerai, ſans former cette chaîne étrangere,
Allié de Louis, mais non pas ſon beau-frere.

VARVIC.

Comment!.. daignez au moins m'expliquer ce diſcours.
De vos premiers deſſeins qui peut troubler le cours?
Quoi! les oubliez-vous? & la France offenſée
Verra-t-elle...

ÉDOUARD.

En un mot, j'ai changé de penſée.
Je ne puis à ce point forcer mes ſentimens.

VARVIC.

Mais ſongez que Louis a reçu vos ſermens,
Que j'ai reçu les ſiens & que Varvic peut-être
N'eſt pas un vain garant de la foi de ſon maître.

ÉDOUARD.

Si je romps cet hymen entre nous préparé,
J'en dois compte à Louis & je le lui rendrai.

Mais de ces triſtes nœuds mon ame détournée
Etablit ſes projets ſur un autre hyménée.
Il n'y faut plus penſer.

VARVIC.

Et quels nœuds aujourd'hui
Vous peuvent aſſûrer un plus ſolide appui?
Quel traité plus utile...

ÉDOUARD.

Eh quoi! la politique
M'impoſera toujours un fardeau tyrannique,
Et des loix qu'elle dicte eſclave ambitieux,
Je ſerai toujours grand, ſans jamais être heureux!
Je déteſte ces loix & mon cœur les abjure.

VARVIC.

Qu'entends-je? eſt-ce l'amour qui vous rendrait parjure?
Quoi! de vos ennemis à peine encor vainqueur,
Le trône a-t-il déja corrompu votre cœur?
Édouard écoutant de frivoles tendreſſes,
S'eſt-il déja permis de ſentir des faibleſſes?
Et parmi les périls renaiſſans chaque jour,
Avez vous donc appris à céder à l'amour?
Ce n'eſt point à ces traits qu'on doit vous reconnaître.
Un moment à ce point n'a pû changer mon maître.
Non, je ne le crois pas, & ſans doute ſon cœur,
A la voix d'un ami, va ſentir ſon erreur.

ÉDOUARD.

A part. *haut.*

Ah! je ſuis déchiré. Non, Varvic, cette flamme,
J'oſe au moins m'en flatter, n'a point flétri mon ame,
Et vous devez penſer que ce cœur malheureux,
Ce cœur faible une fois eſt encor généreux.
Non, monté ſur un trône entouré de ruines,
Et des feux mal éteints des guerres inteſtines,
Je ne me livre point à ces égaremens,
Des princes amollis lâches amuſemens.
D'un ſentiment profond j'éprouve la puiſſance.
Votre ſeule amitié me rend quelque eſpérance.
Varvic, ah! ſi pour moi... vous ſaurez mes deſſeins,
Et vous même aujourd'hui réglerez mes deſtins.

SCENE TROISIEME.

VARVIC, *ſeul.*

O ciel! à ce retour aurais-je dû m'attendre?
Quel eſt ce changement que je ne puis comprendre?
Quel objet tout-à-coup a donc ſurpris ſa foi?
Me trompé-je? la reine avance ici vers moi!
Quoi! de ſon ennemi cherche-t-elle la vue?

SCENE QUATRIEME.

MARGUERITE, VARVIC.

MARGUERITE.

Mon approche en ces lieux eſt ſans doute imprévue.
Vous êtes étonné qu'au ſein de mon malheur,
Je puiſſe ſans frémir en aborder l'auteur.
Mais un motif preſſant auprès de vous m'amene.
Je vous vois revenu des rives de la Seine,
Et ſans doute vos ſoins achevent le traité.
M'apprendrez-vous au moins quel eſpoir m'eſt reſté?
Si l'on finit mes maux, ſi Louis s'intéreſſe
A la captivité d'une triſte princeſſe?
Aux intérêts nouveaux à vous ſeul confiés,
Mon fils & mon époux ſont ils ſacrifiés?

VARVIC.

Vous ſaurez votre ſort, il dépend de mon maître.
Mais ce traité, madame, eſt incertain peut-être.
Un jour, vous le ſavez, apporte quelquefois
D'étranges changemens dans les projets des rois.

MARGUERITE.

Edouard paraît-il rejetter l'alliance
Que lui-même par vous propoſait à la France?
On dit que dans ſon cœur l'amour le plus ardent

Prend depuis quelques jours un ſuprême aſcendant.
Pourriez vous l'ignorer ?

VARVIC, *à part.*

Que faut-il que je penſe ?
A-t-il fait de ſes feux éclater l'imprudence ?

MARGUERITE.

On dit plus, & peut-être allez vous en douter.
On dit que cet objet qu'il eût dû reſpecter,
Devait s'unir bientôt par un nœud plus proſpere
Au plus grand des guerriers qu'ait produits l'Angleterre,
A qui même Edouard doit toute ſa grandeur;
Qu'Edouard lâchement trahit ſon bienfaiteur;
Que pour prix de ſon zele & d'une foi conſtante,
Il lui ravit enfin ſa femme & ſon amante.
Ce ſont là ſes projets, ſes vœux & ſon eſpoir,
Et c'eſt Eliſabeth qu'il épouſe ce ſoir.

VARVIC.

Eliſabeth ! ô ciel !.. non, je ne puis le croire;
Le roi conſerve encor quelque ſoin de ſa gloire.
On n'eſt pas à ce point lâche, perfide, ingrat;
Il ne veut point ſe perdre & lui-même & l'Etat;
Il ſait ce que je puis, il connaît mon courage :
Edouard juſques-là n'a pas pouſſé l'outrage.
Il ne l'a pas oſé.

MARGUERITE.

Bientôt vous connaîtrez,

Si j'en crois ſur ce point des bruits mal aſſûrés,
Bientôt...

VARVIC.

Je puis du moins ſoupçonner votre haine.
Vous voulez que vers vous la fureur me ramene.
Vous voulez dans mon cœur enfoncer le poignard...
Mais la confuſion, le trouble d'Edouard...
De tant d'ingratitude ô ciel! eſt on coupable?

MARGUERITE.

Pourquoi trouveriez vous ce récit incroyable?
Lorſque l'on a trahi ſon prince & ſon devoir,
Voilà, voilà le prix qu'on en doit recevoir.
Si Varvic eût ſuivi de plus juſtes maximes,
S'il eût cherché pour moi des exploits légitimes,
Il me connaît aſſez pour croire que mon cœur
D'un plus digne retour eut payé ſa valeur.
Adieu, dans peu d'inſtans vous pourrez reconnaître
Ce qu'a produit pour vous le choix d'un nouveau maître.
Vous apprendrez bientôt qui vous deviez ſervir;
Vous apprendrez du moins qui vous devez haïr.
Je rends grace aux deſtins. Oui, leur faveur commence
A me faire aujourd'hui goûter quelque vengeance;
Et j'ai vû l'ennemi qui combattit ſon roi,
Puni par un ingrat qu'il ſervit contre moi.

SCENE CINQUIEME.

VARVIC, *ſeul.*

Je rejette un ſoupçon peut-être légitime.
Ah! mon cœur n'eſt pas fait pour concevoir un crime.
Je n'ai pas dû penſer, quand j'allais le ſervir,
Que mon roi, mon ami, fut prêt à me trahir.

SCENE SIXIEME.

VARVIC, SUMMER.

SUMMER.

Oſerai-je annoncer ce que je viens d'apprendre?
Eliſabeth...

VARVIC.

Arrête... ah! je crains de l'entendre.
Tu viens pour confirmer ces horribles récits...
Eh bien! Eliſabeth?.. acheve... je frémis.

SUMMER.

Eliſabeth, ſeigneur, va vous être ravie.
C'eſt d'elle que j'ai ſû toute la perfidie,
Les indignes complots préparés contre vous.
Edouard veut ce ſoir devenir ſon époux,
Et ſon pere ébloui de ce rang ſi funeſte,

Abandonne ſa fille aux nœuds qu'elle déteſte.
Elle cherche l'inſtant de vous entretenir.

VARVIC.

De cet excès d'horreur je ne puis revenir.
Allons, je ne prens plus que ma rage pour guide,
Et je veux qu'Edouard ... je l'aimais, le perfide.
Je ſens pour le haïr qu'il en coûte à mon cœur.
Peut-on pouſſer plus loin la fourbe & la noirceur!

SUMMER.

Il ne peut ſans vous perdre obtenir ce qu'il aime.
Il doit vous redouter; redoutez le lui-même.
Si de vos intérêts vous écoutez la loi ...

VARVIC.

Que d'affronts réunis! étaient-ils faits pour moi?
Ah! qu'un vil courtiſan, qu'un pere impitoyable,
Envers ſa fille & moi ſe ſoit rendu coupable,
Qu'il ait conçu l'eſpoir, en me manquant de foi,
De briller près du trône à côté de ſon roi:
J'excuſe avec mépris ſa baſſe complaiſance;
Je le dédaigne trop pour en tirer vengeance.
Mais que plus criminel & plus lâche en effet,
Edouard ſans rougir ... il le veut; c'en eſt fait.
O, toi! par tant d'amour à mon ſort enchaînée,
O chere Eliſabeth à mes vœux deſtinée!
Cieux! témoins des tranſports de Varvic outragé,
Je jure ici par vous que je ſerai vengé.
Entendez le ſerment que ma bouche prononce,
Signal affreux des maux que ma fureur annonce.

SCENE SEPTIEME.

VARVIC, ÉLISABETH.

VARVIC.

Ah! madame, venez enflammer mon courroux.
Mon amour, ma vengeance avaient beſoin de vous.
Tous deux en vous voyant s'irritent dans mon ame.
J'ai ſû de mon rival l'audacieuſe flamme,
J'ai ſû tous ſes projets, & je connais trop bien
Les vertus de ce cœur qui triomphe du mien,
Pour croire qu'il ait pû, s'aviliſſant lui-même,
Sacrifier Varvic à la grandeur ſuprême.
Un lâche à ſon amour allait vous immoler.
Mais Varvic eſt ici, c'eſt à lui de trembler.
Le ciel m'a ramené pour prévenir le crime.
Ne craignez plus qu'ici ſon pouvoir vous opprime.
C'eſt moi qui vous défends, moi qui veille ſur vous,
Moi qui ſuis votre appui, votre amant, votre époux,
Votre vengeur encore, & vous allez connaître
Si Varvic aiſément eſt le jouet d'un traitre,
S'il eſt ou dangereux ou ſenſible à demi,
S'il confond un ingrat comme il ſert un ami.

ÉLISABETH.

De mon pere, il eſt vrai, l'injuſte tyrannie

A ces triſtes liens a condamné ma vie,
Et mon cœur loin de vous vous adreſſait hélas !
Des regrets impuiſſans que vous n'entendiez pas.
Je demandais Varvic : dans mon impatience,
Ma voix vous appellait des rives de la France,
Et votre Eliſabeth, dans l'horreur de ſon ſort,
Au défaut de Varvic eut imploré la mort.
Enfin je vous revois, vous eſſuyez mes larmes.
Je ne puis cependant vous cacher mes allarmes.
Je crains que le tranſport de ce cœur indompté
Avec trop d'imprudence ici n'ait éclaté.
On ne peut d'Edouard ignorer les tendreſſes.
Les maîtres des humains cachent-ils leurs faibleſſes ?
Toujours des yeux perçans ſont ouverts à la cour.
Croyez qu'inſtruits déja de ce fatal amour,
Vos détracteurs ſecrets (vous en avez ſans doute)
Veulent ſur vos débris ſe frayer une route.
Et pour perdre un héros toujours craint ou haï,
Il ſuffit d'un roi faible & d'un lâche ennemi.

VARVIC.

Moi ! garder le ſilence ! & pourquoi me contraindre ?
Quand je ſuis offenſé, c'eſt moi que l'on doit craindre.
Et quel péril encor pouvez vous redouter ?
Un pouvoir que j'ai fait peut-il m'épouvanter ?
Me verrai-je braver aux yeux de l'Angleterre ?
On dira que Varvic ſi vanté dans la guerre,
Ce mortel renommé, fameux par tant d'exploits,

Qui créa, qui ſervit, qui détruiſit des rois,
Infidele à ſa gloire autant qu'à ſa tendreſſe,
N'a ſû ni conſerver ni venger ſa maîtreſſe!
Je rougis d'y penſer: non, non, je puis encor
Diſpoſer de l'Etat & commander au ſort,
A Lancaſtre abattu rendre ſon héritage,
Renverſer Edouard & briſer mon ouvrage.

ÉLISABETH.

Varvic! ah cher amant! hélas! il m'eſt bien doux
De ſentir à quel point je puis régner ſur vous.
C'eſt mon ſeul intérêt que votre amour embraſſe;
C'eſt pour moi qu'il frémit, c'eſt pour moi qu'il menace.
A mon cœur éperdu vous rendez le repos.
Eh! connaît-on la crainte à côté d'un héros?
Mais pourquoi préſenter à mon ame attendrie
Le ſpectacle effrayant des maux de ma patrie?
Quoi! ne pouvez vous rien ſur le cœur d'Edouard,
Sans aller de la guerre arborer l'étendart?
Un ami tel que vous n'a-t-il pas droit d'attendre
Que la préſence ſeule....

VARVIC.

Eh! qu'en puis-je prétendre?
N'a-t-il pas devant moi hautement abjuré
Cet hymen glorieux par moi ſeul préparé?
Il ſuit aveuglément ſes amoureux caprices.
Envers moi, s'il ſe peut, comptez ſes injuſtices,
Et les crimes d'un cœur à ſon amour ſoumis,
Pour qui tous les devoirs ſemblent anéantis.

Tandis

Tandis que loin de vous pour lui, pour ſa puiſſance,
Je m'expoſe aux tourmens d'une cruelle abſence,
Que fait-il cependant? comment m'a-t-il traité?
Il me rend le jouet de ſa légéreté.
Il me fait vainement engager ma parole,
Et ſigner un traité frauduleux & frivole.
C'eſt peu. Qui choiſit-il enfin pour m'outrager?
Non, ſans frémir encor je ne puis y ſonger.
C'eſt l'objet, le ſeul bien dont mon ame eſt jalouſe,
Le prix de mes travaux, c'eſt vous, c'eſt mon épouſe.
Ah! cet enchaînement, ce tiſſu de noirceurs,
Ajoute à chaque inſtant à mes juſtes fureurs.
Il en verra l'effet: il faut qu'il ſoit terrible.
Je ſuis, je ſuis encor ce Varvic invincible.
J'ai pour moi l'équité, mon nom & mes exploits.
Je paraîtrai dans Londre, on entendra ma voix.
On verra d'un côté l'appui de l'Angleterre,
Varvic, de ſes travaux demandant le ſalaire,
Indigné des affronts qu'il n'a pas mérités,
Et de l'ingrat Yorc contant les lâchetés;
Et de l'autre, on verra, confus en ma préſence,
Edouard aux grandeurs conduit par ma vaillance,
Qui ſans moi dans l'exil ou la captivité
Cacherait ſa miſere & ſon obſcurité.
Ce peuple eſt généreux, il m'aime, & l'on m'offenſe;
Entre Edouard & moi penſez vous qu'il balance?

ÉLISABETH.

Ecoutez moi, Varvic, votre cœur ulceré,
Dans ſes emportemens eſt peut-être égaré.
Je ne puis croire encore Edouard inflexible.
A la gloire, aux vertus vous l'avez vû ſenſible.
Sans doute il ne ſait pas, en demandant ma foi,
Combien ce joug brillant ſerait affreux pour moi.
Mes larmes n'ont coulé que ſous les yeux d'un pere.
J'ai craint de trop braver les traits de ſa colere,
Si devant Edouard j'euſſe atteſté nos nœuds;
Si j'avais avoué que ce cœur généreux
Se plaît à préférer, acceptant votre hommage,
Le héros bienfaiteur au prince ſon ouvrage,
Et que fier de s'unir à vos nobles deſtins,
Il voit dans ſon amant le premier des humains.
Mais j'oſerai parler, on ſaura mes promeſſes.
J'avoûrai ſans rougir l'excès de mes tendreſſes.
J'avoûrai que l'inſtant où j'irais à l'autel,
Serait pour moi l'arrêt d'un malheur éternel.
Et quel homme implacable en ſa rage inhumaine,
Au défaut de l'amour veut mériter la haine,
Et s'aſſûrer du moins cet horrible plaiſir
De déchirer un cœur qu'il n'a pû conquérir?
Edouard, croyez-moi, n'a point ce caractere.
Laiſſez de vos deſtins ma voix dépoſitaire;
Laiſſez-moi balancer les vœux de deux grands cœurs.
Que Varvic, modérant ſes bouillantes fureurs,
Dépoſe entre mes mains, s'il daigne ici m'en croire,

L'intérêt de ſes feux & celui de la gloire.

VARVIC

Edouard, je le vois, ne vous eſt pas connu.
Dans le fond de ſon cœur j'ai déja tout perdu.
Peut-être dès longtems je lui portais ombrage.
En rompant un traité dont j'ai fait mon ouvrage,
Il prétend annoncer ma chûte au peuple Anglais.
Mon abſence aux complots ouvrait un libre accès,
De ceux qu'on a formés je reconnais la trace,
C'eſt ainſi qu'à la cour commence la diſgrace.
Je prévois tous les coups que je vais eſſuyer.
Décheoir du premier rang, c'eſt tomber au dernier.
A de pareils revers la faveur eſt ſoumiſe,
Et peut-être déja ma dépouille eſt promiſe.
Mais cet eſpoir encor peut être confondu,
Je ne tomberai pas ſans avoir combattu.
L'Anglais indépendant & libre autant que brave,
Des caprices de cour ne fut jamais eſclave.
Nous ne l'avons point vû régler juſqu'à ce jour
Sur la faveur des rois ſa haine ou ſon amour.
Contre un tel préjugé ſon ame eſt aguerrie;
Souvent contre le trône il défend la patrie.
Ses rois le ſavent trop. Ce peuple citoyen
Oſe attaquer leur choix & ſoutenir le ſien.
Nul à ſes ſouverains ne rend autant d'hommage;
Mais ſous ces vains reſpects conſacrés par l'uſage,
Il garde une fierté qu'ils craignent d'éprouver;
Il les ſert à genoux, mais il ſait les braver.

ÉLISABETH.

Oui, je ſais ce qu'il peut. Que de maux, que de crimes
Produiront des fureurs qu'il croira légitimes!
Prévenons ce déſaſtre, & ne préſentez plus
Un avenir horrible à mes ſens éperdus,
Laiſſez vous déſarmer à ma voix ſuppliante,
Et cédez, ſans rougir, aux pleurs de votre amante.

VARVIC.

Eh bien, vous le voulez, & pour quelques momens
Je ſuſpendrai l'ardeur de mes reſſentimens;
Vous ſeule ſur mon ame avez pris cet empire,
Et ſi n'écoutant rien que l'ardeur qui l'inſpire,
Edouard aujourd'hui perſiſte à m'outrager,
Je ne le connais plus, & je cours me venger.

FIN du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, NÉVIL.

MARGUERITE.

Tout ſemble confirmer l'eſpoir dont je me flatte.
Entre mes ennemis déja la haine éclate.
Varvic eſt furieux, & mon adreſſe encor
A ſû de ſon courroux échauffer le tranſport.
Je ſaurai faire plus : je ſaurai le conduire.
J'ai frémi d'un projet dont on vient de m'inſtruire.
Il veut voir Edouard : ce fatal entretien
Pourrait anéantir mon eſpoir & le ſien.
Le comte eſt violent, & ſa ſuperbe audace
Brûle de prodiguer l'injure & la menace.
Mais contre un ennemi c'eſt peu de s'emporter ;
Je veux qu'il le détruiſe, au lieu de l'inſulter,
Et ne ſe livre pas, dans ſa fiere imprudence,
Au plaiſir dangereux d'annoncer la vengeance.

NÉVIL.

Peut-il de vos amis à peine ſecondé
Renverſer un pouvoir que lui-même a fondé ?

MARGUERITE.

Va, pour renouveller nos ſanglantes querelles,

Un ſouffle peut encor tirer des étincelles
Du feu qui vit ſans ceſſe au ſein de ces climats,
Et qu'ont nourri trente ans de haïne & de combats.
Oui, de Lancaſtre ici le parti peut renaître,
Cet orgueilleux ſénat qui veut parler en maître,
Mais qui du plus heureux ſuivant toujours la loi,
Tremblait devant Varvic en proſcrivant ſon roi,
Qui n'a ſû qu'outrager une reine impuiſſante,
Fléchira devant moi, s'il me voit triomphante.
Le farouche Ecoſſais que l'on veut opprimer,
Qui contre ſes tyrans eſt tout prêt à s'armer,
Et du haut de ſes monts, contre un joug qui l'offenſe,
Lutte & défend encor ſa fiere indépendance,
Ce peuple qu'en ſecret je ſouleve aujourd'hui,
A mes juſtes deſſeins prêtera ſon appui.

NÉVIL.

Mais l'Anglais fatigué de diſcorde & de guerre ...

MARGUERITE.

L'Anglais ne peut goûter qu'une paix paſſagere.
Ne crois pas qu'Edouard triomphe impunément.
Mets-toi devant les yeux ce long enchaînement
De meurtres, de forfaits dont la guerre civile
A depuis ſi longtems épouvanté cette iſle.
Songe au ſang dont nos yeux ont vû couler des flots,
Sous le fer des ſoldats, ſous le fer des bourreaux.
Vois d'un deuil éternel l'Angleterre couverte.

Ou d'un pere ou d'un fils chacun pleure la perte.
Tous nés pour la vengeance en nourriſſent l'eſpoir,
Et pour eux en naiſſant c'eſt le premier devoir.
Que te dirai-je enfin ? le ſang & le ravage
Ont endurci ce peuple, ont irrité ſa rage,
Et dans tant de combats au carnage exercé,
Il conſerve la ſoif du ſang qu'il a verſé.

NÉVIL.

Ainſi donc de Varvic ſi longtems ennemie,
L'intérêt vous rapproche & vous réconcilie.
Votre cœur engagé dans ſes nouveaux projets,
Aurait-il oublié les maux qu'il vous a faits ?

MARGUÉRITE.

Non, j'ai par le malheur appris à me contraindre.
Je ſais cacher ma haine & ne ſais pas l'éteindre.
Si l'inconſtant Varvic aigri contre ſon roi,
Veut relever Lancaſtre & s'unir avec moi,
Je ſais apprécier ce retour politique.
Je ne ſouffrirai point qu'un ſujet deſpotique,
De l'Etat avili bravant toutes les loix,
Ait le droit inſolent d'épouvanter ſes rois,
Ni qu'en ſervant ſon maître il apprenne à lui nuire.
Edouard aujourd'hui ſuffit pour m'en inſtruire.
Je ne puis oublier cet exemple récent,
Et je ſais comme on traite un ſujet trop puiſſant.
Mais on vient, & Varvic ſans doute ici s'avance.
C'eſt le roi. Viens, Névil, évitons ſa préſence.

SCENE SECONDE.

ÉDOUARD, SUFFOLC, GARDES.

ÉDOUARD.

Tu le vois, déſormais tout eſpoir eſt perdu.
Par des emportemens Varvic t'a répondu.
Tout ſert à m'irriter & mon chagrin redouble.
Ne pourrai-je à la fin ſortir d'un ſi long trouble?
Il faut m'en délivrer. Que l'on nous laiſſe ici.
Qu'on éloigne ſur-tout Varvic... Ciel!

SCENE TROISIEME.

VARVIC, ÉDOUARD, SUFFOLC, GARDES.

VARVIC.

Le voici.
Je ne m'attendais pas, ſire, que la fortune
Dût vous rendre ſitôt ma préſence importune;
Que jamais contre moi le courroux du deſtin,
Pour préparer ſes traits, empruntât votre main.
Je n'ai pû le penſer, je n'ai pû le comprendre.
Enfin de votre part il m'a fallu l'apprendre;
C'eſt ainſi que par vous je ſuis récompenſé.
Voilà le ſort brillant qui me fut annoncé,
Ce bonheur & ces jours de gloire & de délices,

Appanage éclatant promis à mes ſervices.
Rappellez-vous ici ce jour, ce jour affreux,
Ce combat ſi funeſte & ces champs malheureux,
Où du deſtin cruel éprouvant la colere
Sur des monceaux de morts expira votre pere.
Tout couvert de ſon ſang, & combattant toujours,
Le fer des ennemis allait trancher vos jours.
Je volai; juſqu'à vous je me fis un paſſage;
Mon bras enſanglanté vous ſauva du carnage,
Et bientôt ſur mes pas, aidé de mes amis,
De vos guerriers vaincus j'aſſemblai les débris.
„ Varvic, me diſiez vous, prends ſoin de ma jeu-
neſſe,
„ C'eſt dans tes mains, Varvic, que le deſtin me
laiſſe.
„ Sois mon guide & mon pere, & je ſerai ton fils.
„ Conduis moi vers ce trône où je dois être aſſis.
„ Viens, combats, & ſois ſûr que ma reconnaiſ-
ſance
„ Te fera plus que moi jouir de ma puiſſance.
Tels étaient vos diſcours; je les crus, & ma main
S'arma pour vous venger, & changea le deſtin.
Je vis fuir devant moi cette reine terrible.
J'acquis en vous ſervant le titre d'invincible.
Sans doute qu'à vos yeux de ſi rares bienfaits,
Ne pouvant s'acquitter, paſſent pour des forfaits.
Mais du moins envers vous je n'en commis point
d'autres;
Je frémirais ici de retracer les vôtres.
Vous avez tout trahi; l'honneur & l'amitié,
Ingrat! & c'eſt ainſi que vous m'avez payé.

ÉDOUARD.

Modérez devant moi ce tranſport qui m'offenſe.
Vantez moins vos exploits : j'en connais l'importance.
Mais ſachez qu'Edouard, arbitre de ſon ſort,
Aurait trouvé ſans vous la victoire ou la mort.
Vous n'en pouvez douter : vous devez me connaître.
Et quels ſont donc enfin les torts de votre maître ?
Je vous promis beaucoup, vous ai-je donné moins ?
Le rang où près de moi vous ont placé mes ſoins,
L'éclat de vos honneurs, vos biens, votre puiſſance,
Sont ils de vains effets de ma reconnaiſſance ?
Il eſt vrai, j'ai cherché l'hymen d'Eliſabeth.
N'ai-je pû faire au moins ce qu'a fait mon ſujet ?
Et m'eſt-il défendu d'écouter ma tendreſſe,
De brûler pour l'objet où votre eſpoir s'adreſſe ?
Que me reprochez-vous ? ſuis-je injuſte ou cruel ?
L'ai-je comme un tyran fait traîner à l'autel ?
Je me ſuis comme vous efforcé de lui plaire ;
Je me ſuis appuyé de l'aveu de ſon pere ;
J'ai demandé le ſien, & s'il faut dire plus,
Elle n'a point encore expliqué ſes refus.
Laiſſez-moi juſques-là me flatter que ma flamme,
Que mes ſoins empreſſés n'offenſent point ſon ame,
Et qu'un cœur qui du vôtre a mérité les vœux,
Peut être malgré vous ſenſible à d'autres feux.

VARVIC.

Quand vous n'auriez pas ſû, puiſqu'il faut vous
l'apprendre,
Que nos cœurs ſont unis par l'amour le plus tendre,
J'avais crû, je veux bien l'avouer entre nous,
Avoir acquis des droits aſſez puiſſans ſur vous,
Pour ne vous voir jamais eſſayer de ſéduire
L'objet qui m'a ſû plaire & le ſeul où j'aſpire.
Je me ſuis bien trompé, je le vois; mais enfin
Il reſte à mon amour un eſpoir plus certain.
Sur le choix de mon cœur vous pouvez entreprendre,
Je dois en convenir; mais je puis le défendre.
Vous n'avez pas penſé ſans doute qu'aujourd'hui
L'amante de Varvic demeurât ſans appui.
Jamais Eliſabeth ne me ſera ravie,
Ou vous ne l'obtiendrez qu'aux dépens de ma vie.
Jamais impunément je ne fus offenſé.

ÉDOUARD.

Jamais impunément je ne fus menacé,
Et ſi d'une amitié qui me fut longtems chere
Le ſouvenir encor n'arrêtait ma colere,
Vous en auriez déja reſſenti les effets;
Peut-être cet effort vaut ſeul tous vos bienfaits.
Ne pouſſez pas plus loin ma bonté qui ſe laſſe,
Et ne me forcez point à punir votre audace.
Edouard peut d'un mot venger ſes droits bleſſés,
Et fût-il votre ouvrage, il eſt roi, c'eſt aſſez.

VARVIC.

Oui, j'aurais dû m'attendre à cet excès d'injure.
Toujours le ſang d'Yorc fut ingrat & parjure.
Mais du moins...

ÉDOUARD.

C'en eſt trop. Holà, gardes, à moi.

VARVIC.

Lâches, n'avancez pas, craignez Varvic; & toi,
Toi qui me réſervais cet horrible ſalaire,
Immole le guerrier qui t'a ſervi de pere,
Prens ce fer de ma main, frappe un cœur que tu hais;
Va, tu peux d'un ſeul coup payer tous mes bienfaits.
Frappe, dis-je.

Il jette ſon épée aux pieds du roi.

SCENE QUATRIEME.

VARVIC, ÉLISABETH, ÉDOUARD, SUFFOLC, GARDES.

ÉLISABETH.

Que vois-je? ô ciel! ô jour funeſte!
Hélas! par vos vertus, par ce ciel que j'atteſte,
Ecoutez-moi, ſeigneur; c'eſt moi qu'il faut punir
De ces triſtes débats que j'ai dû prévenir.

Oui, j'aurais dû plutôt, vous découvrant mon ame,
Etouffer dans la vôtre une imprudente flamme,
Et ſi l'amour hélas ! vous ſoumet à ſa loi,
Ah ! vous devez ſentir ce qu'il a pû ſur moi.
Oui, j'aime dans Varvic ce vertueux courage
Dont je l'ai vû pour vous faire un ſi noble uſage.
Mon cœur dans ce penchant pour vous même affermi,
Dans cet illuſtre amant chériſſait votre ami.

VARVIC.

Vous croyez l'attendrir ; vous vous trompez, madame.
Cet aveu, je le vois, irrite encor ſon ame
Et livré tout entier à ſa funeſte ardeur,
Il voudrait accabler ſon triſte bienfaiteur.
Il voudrait à l'autel vous traîner ſur ma cendre ;
C'eſt mon ſang qu'il lui faut, qu'il brûle de répandre.
Mais avant qu'à vos yeux il puiſſe s'y plonger,
Il doit craindre peut-être encor plus d'un danger.
Adieu.

Il ſort.

ÉDOUARD.

Suivez ſes pas, allez & qu'on l'arrête.
Qu'on l'enferme à la tour.

ÉLISABETH.

Quel orage s'apprête !

Qu'allez vous ordonner? qu'allez vous faire?
ô ciel!
L'amour était-il fait pour vous rendre cruel?

ÉDOUARD.

Non, je veux prévenir une révolte ouverte.
Je veux ſon châtiment, & ne veux point ſa perte.
Votre cœur devant moi s'eſt pour lui déclaré;
Le mien eſt par vous deux tour-à-tour déchiré.
Bravé par un ſujet & haï de vous même,
J'aurais pû tout permettre à ma fureur extrême.
Peut-être j'aurais dû dans ſon coupable ſang
Laver l'indigne affront qu'il faiſait à mon rang.
Mais mon cœur frémirait d'un tranſport ſi féroce;
L'amour ne m'apprend point cette vengeance atroce,
Et dans les mouvemens dont je ſuis combattu,
Je ſais entendre encor la voix de la vertu.
Vous le croyez, madame, & du moins votre maître,
S'il n'eſt aimé de vous, était digne de l'être.

ELISABETH.

Eh bien! ſi la vertu commande à votre cœur,
De vous même aujourd'hui ſachez être vainqueur.
Oubliez d'un amant l'imprudence excuſable.
Ah! Varvic à vos yeux peut-il être coupable?
Et pourriez-vous haïr un héros votre appui?
S'il vous oſe outrager, ſoyez plus grand que lui;
Oſez lui pardonner: pour punir une offenſe,

La généroſité peut plus que la vengeance.
En excuſant ſes torts, en lui rendant ſon bien,
Faites-vous applaudir d'un cœur tel que le ſien.
Songez que ſur l'amour cette illuſtre victoire
Au-deſſus de Varvic éleve votre gloire,
Et me fait à jamais une bien chere loi
D'adorer mon amant & d'admirer mon roi.

ÉDOUARD.

Qui! moi! lorſqu'un ſujet me brave & me menace,
J'irais récompenſer ſa criminelle audace!
Moi! je pourrais ici...

SCENE CINQUIEME.

SUFFOLC, ELISABETH, ÉDOUARD, GARDES.

SUFFOLC.

Le comte eſt arrêté.
Même en obéiſſant il gardait ſa fierté.
Ses regards menaçans appellaient la vengeance.
Il a ſuivi mes pas dans un morne ſilence.
Mais ce peuple qui l'aime, & dont il fut l'appui,
Paraiſſait murmurer & s'émouvoir pour lui.

ÉDOUARD.

à Éliſabeth.

Eh bien! vous l'entendez, & le ſort implacable

Ajoute à tout moment à l'horreur qui m'accable.

à Suffolc.

J'en ſaurai triompher. Va, ne crains rien pour moi.
Si Londre ſe ſouleve, il connaîtra ſon roi.
De mes gardes ici raſſemble les cohortes,
Et que de ce palais ils occupent les portes.

à Éliſabeth.

L'audacieux Varvic eſpere vainement
M'épouvanter des cris de ce peuple inſolent.
Vous ne le verrez point l'emporter ſur ſon maître.
C'eſt cet amour fatal que vous avez fait naître,
Qui rempliſſant un cœur de vous ſeul occupé,
Empoiſonne les traits dont le ſort m'a frappé.

ÉLISABETH.

Il faut tout réparer; cet effort eſt poſſible.
Plus que vous ne penſez ce moment eſt terrible.
Laiſſons-là cet amour fait pour vous aveugler;
Un plus grand intérêt me force à vous parler.
C'eſt celui de l'Etat; une reine ennemie,
De vos diviſions déja trop avertie,
Va ſur votre ruine élever ſes deſtins.
Elle attiſe des feux allumés par vos mains;
Sa haine vous pourſuit, ſa fierté vous menace,
Et j'ai vû ſur ſon front l'eſpérance & l'audace.
De vingt-mille proſcrits les malheureux enfans
Sont prêts à la ſervir dans ſes reſſentimens.
Ils entendirent tous, au jour de leur naiſſance,

Autour

Autour de leur berceau le cri de la vengeance.
Voulez-vous leur donner un chef, un défenſeur?
Réunir Marguerite à ſon fier oppreſſeur?
N'armez point un guerrier que ce peuple idolâtre.
Craignez de rappeller ſur ce ſanglant théatre
Des ſpectacles affreux & des ſcenes d'horreur:
Craignez pour ſatisfaire un inſtant de fureur,
De rouvrir aujourd'hui des bleſſures récentes,
Que déja vous fermiez de vos main bienfaiſantes.
Varvic a trop ſans doute écouté ſon courroux;
Mais il ne vous hait point, il eſt encore à vous,
Et dans l'emportement d'une ame fiere & tendre,
Le cri de l'amitié ſemblait ſe faire entendre.
Je cours auprès de lui, je lui ferai ſentir,
Qu'il s'eſt trop oublié, qu'il doit ſe repentir.
Je lui rappellerai qu'Edouard eſt ſon maître;
Vous, de vos paſſions ſongez du moins à l'être.
Songez quels ennemis vous allez déchaîner.
Si mes ſoins ſur vous deux ne pouvaient rien gagner,
Par vous deux de l'Etat la perte ſe conſomme;
Mais j'attends d'un grand roi la grace d'un grand homme.

SCENE SIXIÈME.

ÉDOUARD, *ſeul.*

Et c'eſt donc là le cœur qu'un ſujet m'a ravi!
Poſſeſſeur d'un tréſor, qu'en vain j'ai pourſuivi,
A ſon triomphe encore il joint tant d'inſolence!
C'en eſt trop d'outrager mes feux & ma puiſſance.
Il verra qu'Edouard, inſtruit de tous ſes droits,
S'il n'a ceux des amans, défendra ceux des rois.

FIN du troiſieme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

(La ſcene eſt dans la priſon.)

VARVIC, *ſeul.*

Jour affreux! jour d'opprobre! après vingt ans de gloire!
Quoi! je ſuis dans les fers! ah! l'aurais-je pu croire,
Qu'Edouard ſe portant à ce terrible éclat,
Expoſerait ainſi ſon trône & ſon Etat?
Que dis-je? il connaît mieux ce peuple & ſa faibleſſe.
Eſt-ce ainſi que pour moi ſon zele s'intéreſſe?
Vient-il briſer mes fers? m'a-t-il vengé du roi?
Londre autant qu'Edouard eſt ingrat envers moi.
Un jour, un jour peut-être avec plus de puiſſance...
Malheureux! dans les fers peut-on crier vengeance?
Il me ſemble à ce mot que ces murs odieux
M'accablent de ma honte & repouſſent mes vœux;
Et mes cris, en frappant ces voûtes effrayantes,
Les fatiguent en vain de plaintes impuiſſantes.
Mais quel reſſouvenir vient m'étonner ſoudain!
Quel changement! ô ciel! & quels jeux du deſtin!
Pour l'orgueil des humains leçon rare & terrible!

C'eſt dans ces mêmes lieux, dans cette tour horrible,
Qu'à vivre dans les fers par moi ſeul condamné,
Le malheureux Henri languit abandonné.
L'oppreſſeur, l'opprimé n'ont plus qu'un même aſile.
Hélas! dans ſon malheur il eſt calme & tranquile.
Il eſt loin de penſer qu'un revers plein d'horreur,
Enchaîne près de lui ſon ſuperbe vainqueur.

SCENE SECONDE.

VARVIC, SUMMER.

VARVIC.

Que vois-je? ſe peut-il? & quel bonheur extrême!
Qui t'amene en ces lieux?

SUMMER.

L'ordre du roi lui-même.
Je l'aborde en tremblant: Eliſabeth en pleurs
Faiſait parler pour vous la voix de ſes douleurs.
„ Votre ami, m'a-t-il dit, peut mériter ſa grace,
„ Mais il faut qu'il apprenne à fléchir ſon audace.
„ Allez l'y préparer. — Je n'ai point ſû, ſeigneur,
A quel point il prétend abaiſſer votre cœur.
Je le connais ce cœur, & je ſais qu'on l'outrage;
Je reſſens tous vos maux; comptez ſur mon courage.

Elevé près de vous, nourri dans les combats,
Où j'appris ſi ſouvent à vaincre ſur vos pas,
A quelque extrêmité que le deſtin vous livre,
Mon ſort eſt d'être à vous, ma gloire eſt de vous ſuivre.
Commandez, je vous ſers.

VARVIC.

Ami, tu vois mon ſort.
J'ai trop ſuivi peut-être un indiſcret tranſport;
Aux yeux d'un prince ingrat forfait inexcuſable;
Mais tu ſais qui de nous eſt en effet coupable.
Yorc m'a tout ravi, juſqu'à ma liberté.
L'affront que je reçois fait gémir ma fierté.
Déja le déſeſpoir dont mon ame eſt ſaiſie
Eût épuiſé ma force, eût conſumé ma vie,
Si la vengeance avide & ſi chere à mon cœur,
N'eût ranimé mes ſens flétris par la douleur.
Ah! comble cet eſpoir qui conſole mon ame;
Cher ami, remplis toi de l'ardeur qui m'emflamme.
Cours embraſer les cœurs de ce peuple incertain;
Va, retrace à leurs yeux l'horreur de mon deſtin.
Dis que des fers honteux enchaînent ma vaillance,
Que je n'attends plus rien que de leur aſſiſtance,
Et s'il faut encor plus pour m'aſſûrer leur foi,
Dis que le fier Varvic a pleuré devant toi.
Et comment ces Anglais pour moi ſi pleins de zele,
Peuvent-ils balancer à venger ma querelle?
Des droits que j'ai ſur eux eſt-ce là tout l'effet?
Et Marguerite enfin...

SUMMER.

Elle agit & ſe tait.
J'attends tout de ſes ſoins ; elle amaſſe en ſilence
Les traits que par ſes mains doit lancer la vengeance.
Ses ſecrets partiſans, vos amis & les ſiens,
Echauffent par degrés le cœur des citoyens,
Et tous par elle-même inſtruits dans l'art des brigues,
Dans ces murs allarmés ont ſemé leurs intrigues.
Ils diſent qu'Edouard vient d'ôter aux Anglais
Un repos néceſſaire & l'eſpoir de la paix,
Qu'il attire ſur eux les armes de la France,
Qu'ils vont de tout leur ſang payer ſon imprudence.
Votre affront les irrite, & je crois qu'en effet...

VARVIC

Ah! qu'ils arment mon bras, & je ſuis ſatisfait.
Suivis des plus hardis, pénetre cette enceinte.
Si je ſuis à leur tête, ils marcheront ſans crainte.
J'irai vers Edouard, & nous verrons alors
S'il pourra de mon bras ſoutenir les efforts,
S'il pourra dans ſon cours arrêter ma vengeance.
Ah! je reſſens déja, je goûte par avance
Le plaiſir de le voir à mes pieds renverſé,
Et de lui dire " ingrat, qui m'as trop offenſé,
„ Que j'ai trop bien ſervi, que j'ai dû mieux connaître,
„ Toi, qui n'étais pas fait pour te nommer mon maître,

„ Vois du moins aujourd'hui ſi je menace en vain,
„ Et reconnais Varvic en mourant par ſa main.
Mais je t'arrête trop & la fureur m'entraîne.
L'inſtant où je menace eſt perdu pour ma haine.
Je t'en ai dit aſſez, va, cours, vole.

SCENE TROISIEME.

VARVIC, *ſeul.*

Ah! du moins
Si le ſort ſecondait & mes vœux & ſes ſoins!..
J'écoute trop ſans doute une fougue inutile.
Ce peuple eſt inconſtant & ſa faveur fragile.
Hélas! le malheureux, par l'eſpoir aveuglé,
Pleure ſouvent l'erreur qui l'avait conſolé.
O ciel! lorſque chargé du ſort de l'Angleterre,
Triomphant dans la paix ainſi que dans la guerre,
Et d'un peuple idolâtre excitant les tranſports,
Heureux & tout puiſſant, je revoyais ces bords,
Aurais-je pû penſer que tant d'ignominie
Dût ſitôt éclipſer cet éclat de ma vie,
Et que frappé bientôt des plus cruels revers,
Je venais dans ces murs pour y trouver des fers!

SCENE QUATRIEME.

VARVIC, ELISABETH, *une ſuivante.*

VARVIC.

Quoi ! madame, c'eſt vous ! le tyran qui m'outrage
Me permet ce bonheur que votre amour partage !
Il n'en eſt pas jaloux ! . . ç'en eſt fait, je le vois.
Vous venez me parler pour la derniere fois.
Vous venez me laiſſer un adieu lamentable.
Tout prêt à m'immoler, un rival implacable
Veut me montrer le bien qui par lui m'eſt ôté,
Et puiſque je vous vois, mon arrêt eſt porté.

ELISABETH.

Non, d'un ſort plus heureux j'apporte le préſage.
Pourvu que fléchiſſant ce ſuperbe courage . . .

VARVIC.

Arrêtez. Votre cœur doit épargner le mien.
Parlez moi de vengeance ou ne propoſez rien.

ELISABETH.

Quoi ! rien n'adoucira votre eſprit inflexible !
Edouard à ma voix a paru plus ſenſible.
J'ai rappellé vos ſoins, votre fidélité ;
Louant votre valeur, blâmant votre fierté,
J'excuſais d'un amant l'altiere impatience ;
J'ai réclamé l'honneur & la reconnaiſſance,

Les nœuds qui dès longtems ſont formés entre nous ;
J'ai juré devant lui d'être toujours à vous.
J'ai demandé la mort : il a plaint mes allarmes.
Enfin il a promis en répandant des larmes,
De ne point me forcer à cet hymen affreux,
Qui hâterait la fin de mes jours malheureux.
Mais il ne peut ſouffrir qu'un rival qui l'offenſe,
En paſſant dans mes bras, inſulte à ſa puiſſance.
Sa colere éclatait à ce ſeul ſouvenir.
Tout prêt à s'y livrer & tout prêt à punir,
Il ma repréſenté la révolte enhardie,
Menaçant ſes Etats d'un nouvel incendie,
Sa couronne en péril, ſon honneur offenſé,
Par mille factieux votre nom prononcé,
Et les mutins pour vous prêts à s'armer peut-être..

VARVIC.

Ah ! j'en attends l'effet : qu'il eſt lent à paraître !
Je reſpire un moment ; je conçois quelque eſpoir.
Il va ſentir les coups qu'il aurait dû prévoir,
Et bientôt...

ÉLISABETH.

Votre eſpoir ajoute à mes allarmes.
Vous voulez que pour vous Londre prenne les armes.
Moi, je déteſte hélas ! ce funeſte ſecours,
C'eſt en vous défendant qu'on expoſe vos jours.
Edouard juſqu'ici, craint, malgré ſa colere,
De porter contre vous un arrêt ſanguinaire.

Rarement à ſon âge on a pû s'endurcir
Dans les rigueurs du trône & dans l'art de punir.
Mais il faut qu'aujourd'hui ſoulevant l'Angleterre,
Votre nom ſoit encor le ſignal de la guerre,
Songez-vous qu'un monarque, à qui vous inſultez,
Pourrait frapper en vous le chef des révoltés ?
Vous êtes dans ſes mains, ſans armes, ſans défenſe ;
Et vous le menacez !

VARVIC.

Je ſuis en ſa puiſſance,
Il eſt trop vrai ; mon ſang, je ne le puis nier,
Eſt au premier bourreau qu'il voudra m'envoyer.
S'il a pour l'ordonner une ame aſſez hardie,
Et s'il peut ſans trembler diſpoſer de ma vie.
Je recevrai la mort ſans en être étonné.
Mais je mourrai du moins ſans avoir pardonné.

ÉLISABETH.

Eh ! pardonnez, cruel, à votre triſte amante.
Quand mon cœur pour vous ſeul ſe trouble & s'épouvante,
Quand je veux vous ſauver...

VARVIC.

Que ſervent vos douleurs ?
Votre tendreſſe ici me doit plus que des pleurs.
Vous allez ſupplier un ingrat qui m'opprime !
Secondez bien plutôt le tranſport qui m'anime.

Armez pour moi tous ceux que l'amitié, le rang,
Le devoir, l'intérêt attache à votre ſang.
Craignez-vous de tenter la route où je vous guide?
Eſt-ce donc en nos jours que le ſexe eſt timide?
Et n'avons nous pas vû dans l'horreur des combats,
Marguerite, portant ſon fils entre ſes bras,
Diſputer aux guerriers le péril & la gloire,
Et même contre moi balancer la victoire?
Suivez ce grand exemple, elle revient à moi;
Egalez ſon courage, oſez braver un roi.
Mon amante occupée à trembler pour ma vie,
Pourra-t-elle aujourd'hui moins que mon ennemie?
Allez, & des Anglais ranimant la valeur,
Signalez à leurs yeux ma femme & mon vengeur.

ÉLISABETH.

Ta femme veut ſauver Varvic & la patrie.
Tu les perds tous les deux: ton aveugle furie
Se cache un précipice à tes pas préſenté,
Et chez tes ennemis tu vois ta ſûreté,
Marguerite te ſert! oſes-tu bien l'en croire?
Penſes-tu m'éblouir du tableau de ſa gloire?
La crois-tu réſolue à te garder ſa foi?
Elle qui n'eût jamais que l'intérêt pour loi,
Elle qui tour-à-tour magnanime & cruelle,
En ſervant ſon époux, en vengeant ſa querelle,
Portait ſur ſes parens ſon bras enſanglanté,
Et mêlait la grandeur à la férocité!
Quoi! déſormais Lancaſtre eſt ta ſeule eſpérance!

Toi, du ſang des Yorc appui dès leur enfance,
Rappeller ſur leur tróne heureuſement rempli,
Une femme implacable, un vieillard avili!
Changer à tout moment d'amis & d'adverſaires!
Combattre & ſoutenir les deux partis contraires!
Crois-moi, c'eſt étaler aux yeux de l'avenir
Une légéreté dont tu devrais rougir.
Si le parti d'Yorc t'a paru le plus juſte,
Perſiſte dans ton choix, tu le rends plus auguſte.
C'eſt en vain qu'Edouard eut des torts avec toi;
Couvre de tes vertus les fautes de ton roi,
Et lui vouant toujours tes ſoins & ton hommage,
Honore au moins pour toi, ce qui fut ton ouvrage.
Répare des affronts qu'il n'a pas dû ſouffrir.
T'abaiſſer devant lui, ce n'eſt point te flétrir.
Lui-même il a paru commander à ſa flamme.
Un roi fait le premier cet effort ſur ſon ame;
Et le ſujet balance!

VARVIC.

Et qu'a-t-il fait enfin?
A ſon indigne amour il a mis quelque frein;
Le ſacrifice eſt grand: mais moi qu'il déshonore,
Qu'il a mis dans les fers où je languis encore,
Qu'il trahit, qu'il inſulte & flétrit tour-à-tour,
Si je ne ſuis vengé, je perds tout ſans retour.
Peut-être que l'on peut, maître de ſa vengeance,
D'un ennemi vaincu dédaigner l'impuiſſance;
Peut-être l'on préfere avec quelque plaiſir
L'orgueil de pardonner à l'orgueil de punir;

Mais ſigner un accord qu'arrache la contrainte,
Céder à la menace, obéir à la crainte,
Aller, comme un eſclave échappé de ſes fers,
Demander le pardon des maux qu'on a ſoufferts!
N'attendez pas de moi cet effort impoſſible.
Dans mon abaiſſement je ſuis plus inflexible.
Je vois tout mon outrage & je hais ſans retour.
Laiſſez-moi cette haine ou m'arrachez le jour.

ÉLISABETH.

Eh bien! ç'en eſt donc fait, & ton ame barbare
En croit aveuglément cet orgueil qui l'égare!
Ni la voix de l'amour, ni l'eſpoir d'être à moi,
Mes craintes, mes douleurs ne peuvent rien ſur toi:
Tu brûles d'aſſouvir ta fureur meurtriere;
Tu voudrais de tes mains embraſer l'Angleterre.
Va, nage dans le ſang, va, je ne combats plus
Cet orgueil inſenſé qui flétrit tes vertus.
Va, cruel, va chercher des triomphes coupables;
Couvre toi de lauriers à mes yeux mépriſables;
Va, cours, plonger ton bras dans le ſein de ton roi;
Mais apprends qu'à ce prix je ne puis être à toi.
Je ne recevrai point dans cette main tremblante
La main d'un furieux de carnage fumante.
La mienne, loin de toi, va finir mes malheurs,
Expier dans mon ſang mes funeſtes erreurs.
C'en eſt fait, & je veux, à mon heure ſuprême,
Maudire en expirant Edouard & toi-même,
Le ſort, le ſort affreux qui m'accable aujourd'hui,
Et l'amant plus cruel, plus barbare que lui.

VARVIC.

Arrête... ô ! toi qui fais ce que mon cœur endure,
Qui devrais adoucir ſa profonde bleſſure,
Toi même, Eliſabeth, viens-tu l'empoiſonner !
Hélas ! quand tous les maux ſemblent m'environner,
Ecraſé ſous leur poids lorſque mon cœur expire,
Ta main, ta propre main l'arrache & le déchire !
C'eſt là le dernier trait de mon affreux deſtin ;
C'eſt ma derniere épreuve & j'y ſuccombe enfin.
Ceſſe de tourmenter une ame anéantie.
Va, je ne hais plus rien que moi-même & la vie.
Eh bien ! va donc trouver ce tyran, cet ingrat,
Va, demande pour moi, dans mon horrible état,
Non, le pardon honteux qui m'indigne & m'offenſe ;
Mais dis lui que Varvic, appui de ſon enfance,
Qui veillait ſur ſes jours au milieu des combats,
Et pour les conſerver s'expoſait au trépas,
Qui des rois ſur ſon front ceignit le diadème,
Qui n'a de ſes travaux rien voulu pour lui-même,
Accablé de la vie & laſſé de ſouffrir,
N'attend plus d'un tyran que l'ordre de mourir.

ÉLISABETH.

Quel eſt l'égarement où ton ame ſe livre ?
Cruel ?..

SCENE CINQUIEME.

VARVIC, ÉLISABETH, UN OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER.

Auprès du roi, madame, il faut me ſuivre.
Ses ordres ſont preſſans, hâtez-vous.

ÉLISABETH.

C'eſt aſſez.
Cieux! éloignez les maux qui me ſont annoncez.

VARVIC.

Qui, toi! m'abandonner! où vas tu? non demeure,
Demeure Eliſabeth. Ah! s'il faut que je meure,
Mes yeux du moins...

L'OFFICIER.

Madame, Edouard vous attend.

ELISABETH.

Hélas! pour nous ſauver tu n'avais qu'un inſtant.
Cet inſtant précieux tu l'as rendu funeſte...
Adieu.

VARVIC.

Vous l'entraînez!

SCENE SIXIEME.

VARVIC, *ſeul.*

O ! toi, toi que j'atteſte,
Toi qui m'enlevant tout, me refuſes la mort,
Peux-tu permettre ô Dieu ! que ſous les coups du ſort,
Le grand cœur de Varvic s'affaibliſſe & ſuccombe!
Avant de m'avilir, ciel, ouvre moi la tombe.

Il s'aſſied.

J'ai peine à réſiſter à mon état affreux.
De momens en momens ce flambeau ténébreux,
Qui luit ſi triſtement dans l'épaiſſeur des ombres,
Verſe un jour plus funebre & des lueurs plus ſombres.
Un chagrin plus profond, une morne douleur....
Malgré moi je frémis : tout porte dans mon cœur...
Hélas ! enſeveli dans cette nuit cruelle,
Tout ce que je reſſens eſt horrible comme elle.
Mais quel bruit effrayant fait retentir ces lieux?
Je crois entendre au loin des cris tumultueux.
On approche. Le ſort remplit mon eſpérance....
On m'apporte la mort.

SCENE.

SCENE SEPTIEME.

VARVIC, SUMMER, *l'épée à la main*, SOLDATS.

SUMMER.

J'apporte la vengeance.
Ami, prenez ce fer, ſoyez libre & vainqueur.

VARVIC.

Tout eſt donc réparé ! cher ami quel bonheur ?...

SUMMER.

Votre nom, votre gloire, & la reine & moi-même,
Tout range ſous vos loix un peuple qui vous aime.
Marguerite échappée aux gardes du palais,
D'abord à votre nom raſſemble les Anglais.
Je me joins à ſes cris; tout s'émeut, tout s'empreſſe.
Tous veulent vous offrir une main vengereſſe.
On attaque, on aſſiege. Edouard allarmé,
Avec Eliſabeth au palais renfermé.
Paraiſſez. C'eſt à vous d'achever la victoire.
Ami, venez chercher la vengeance & la gloire.

VARVIC.

Voilà donc où ſa faute & le ſort l'ont réduit!
De ſon ingratitude il voit enfin le fruit.
Il l'a bien mérité ... marchons ... Varvic, arrête.

Tu vas à Marguerite aſſûrer ſa conquête!
Ecraſer ſans effort un rival abattu!
Sont-ce là des exploits dignes de ta vertu?
Eſt-ce un ſi beau triomphe offert à ta vaillance,
D'immoler Edouard quand il eſt ſans défenſe?...
Ah! j'embraſſe un projet plus grand, plus généreux;
Voici de mes inſtans, l'inſtant le plus heureux;
Ce jour de mes malheurs eſt le jour de ma gloire;
C'eſt moi qui vais fixer le ſort & la victoire;
Le deſtin d'Edouard ne dépend que de moi;
J'ai guidé ſa jeuneſſe, & mon bras l'a fait roi;
J'ai conſervé ſes jours, & je vais les défendre,
Je lui donnai le ſceptre, & je vais le lui rendre,
De tous ſes ennemis confondre les projets,
Et je veux le punir à force de bienfaits.
Il connaîtra mon cœur autant que mon courage;
Une ſeconde fois il ſera mon ouvrage.
Qu'il va ſe repentir de m'avoir outragé!
Combien il va rougir! ami, je ſuis vengé.
Allons, braves Anglais, c'eſt Varvic qui vous guide.
Ne déſavouez point votre chef intrépide.
Si vous aimez l'honneur, venez tous avec moi,
Et combattre Lancaſtre & ſauver votre roi.

FIN du quatrieme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

(La ſcene eſt au palais.)

ÉLISABETH, *ſeule.*

Ciel ! où porter le trouble où mon cœur s'abandonne ?
La terreur me pourſuit & la mort m'environne.
J'entends autour de moi les cris de la fureur,
Les plaintes des mourans ... ô ſort ! ô jour d'horreur !
On arrête mes pas : hélas ! ce que j'ignore
Eſt plus triſte peut-être & plus affreux encore,
Et le ciel que ma voix eſt laſſe d'implorer,
Quel que ſoit le ſuccès, me condamne à pleurer.
De Marguerite enfin l'aſcendant nous opprime.
Elle a ſû malgré moi traîner dans cet abîme
Deux amis, deux héros l'un de l'autre admirés,
Deux cœurs nés généreux, par l'amour égarés.
Tout ſemble m'annoncer ſon triomphe ſiniſtre.
Varvic, de ſes projets trop aveugle miniſtre,
Combat pour ſon époux après l'avoir vaincu ;
A ſervir une femme il eſt donc deſcendu !
Tu l'emportes ſur nous, trop cruelle ennemie !
Il cede en gémiſſant à ton fatal génie.
Il eſt de ton deſtin d'accabler mon pays.
Eh bien ! verſe le ſang, marche ſur nos débris.

Mais du moins quelque jour, pour venger l'Angleterre,
Puiſſe le juſte ciel, à tes deſſeins contraire,
Arracher de tes mains le fruit de nos malheurs;
Puiſſes-tu loin de nous, pour prix de tes fureurs,
Traînant chez l'étranger, devenu ton aſile,
Une vieilleſſe obſcure, une rage inutile,
Mendiant des ſecours que tu n'obtiendras pas,
Mourir en déteſtant ta vie & ton trépas!

SCENE SECONDE.

ÉLISABETH, SUFFOLC.

ÉLISABETH.

Où courez vous, Suffolc? venez vous...

SUFFOLC.

Ah! madame,
Aux tranſports de la joie abandonnez votre ame.
Jouiſſez d'un bonheur que vous n'attendiez pas;
Jamais un jour plus beau n'a lui ſur ces climats.

ÉLISABETH.

Ah! ce jour à mon cœur n'offrait rien que d'horrible.
Quoi Varvic.... achevez.

SUFFOLC.

Ce héros invincible,

Le plus fier des mortels & le plus valeureux,
Eſt encor le plus grand & le plus généreux.
Déja de ſes ſuccès Marguerite enivrée,
Croyait à ſon parti la victoire aſſûrée,
Quand le nom de Varvic, par cent voix répété
Suſpend des combattans l'effort précipité.
Soudain au milieu d'eux, il s'avance, il s'écrie:
„ Amis, où vous emporte une aveugle furie?
„ Anglais, quel ennemi pourſuit votre courroux?
„ C'eſt ce même Edouard jadis choiſi par vous,
„ Qui vous fut dans ces murs préſenté par moi-
même,
„ Qui de vos propres mains reçut ſon diadême.
„ Si c'eſt Varvic, amis, que vous voulez venger,
„ Défendez votre maître, au lieu de l'outrager.
„ Partagez avec moi cette gloire ſi belle.
„ O! mes braves Anglais! c'eſt moi qui vous rap-
pelle;
„ Reconnaiſſez ma voix. — Ses paroles, ſes traits,
Cet aſpect ſi puiſſant & ſi cher aux Anglais,
Le feu de ſes regards, cette ame grande & fiere,
Cette ame ſur ſon front reſpirant tout entiere,
Cet empire ſuprême & ces droits ſi certains,
Qu'un héros eut toujours ſur le cœur des hu-
mains,
Subjuguent les eſprits. Tout obéit, tout change.
Du côté d'Edouard tout le peuple ſe range,
Et ce prince & Varvic, preſſés de tous côtés,
Dans les bras l'un de l'autre à l'envi ſont portés.
J'obſervais Edouard: je cherchais à connaître,
Si dans un tel moment, humilié peut-être,

Contre un dépit ſecret il défendrait ſon cœur,
Et pourrait à Varvic pardonner ſa grandeur.
Mais rien ne la ſurpris, il faut que j'en convienne.
Dans l'ame de Varvic il ſemblait voir la ſienne.
Il n'était qu'attendri, ſans être confondu,
Et devant le héros le roi n'a rien perdu.
La joie & le bonheur remplacent les allarmes;
Le peuple, les ſoldats laiſſent tomber leurs armes.
Enfin dans tous ſes droits Edouard affermi,
Retrouve ſa vertu, ſon trône & ſon ami.

ÉLISABETH.

O Varvic! ô mortel qu'a choiſi ma tendreſſe!
Non, tu ne conçois pas cet excès d'allégreſſe,
Ces tranſports que je ſens, qu'inſpirent à mon cœur
Ces vertus dont ſur moi rejaillit la ſplendeur;
Cet effort d'un héros, ces honneurs qu'il mérite...
Vient il?

SUFFOLC.

Vers la Tamiſe il pourſuit Marguerite.
Quelques mutins encor dans leur rage obſtinés,
A combattre, à mourir ſemblaient déterminés.
Varvic le fer en main les frappe & les renverſe,
Leur foule devant lui ſuccombe & ſe diſperſe,
Cependant qu'Edouard autour de ce Palais
Appaiſe le déſordre & rétablit la paix.
Mais le voici lui-même.

SCENE TROISIEME.

ÉLISABETH, ÉDOUARD, SUFFOLC, GARDES.

ÉLISABETH.

Ah! partagez ma joie,
Sire; après tous les maux où mon cœur fut en proie,
Hélas! j'ai bien le droit de ſentir mon bonheur,
D'applaudir un héros ſi digne de mon cœur,
Que ſans doute avec moi vous admirez vous-même.
Ce qu'il a fait pour vous, oui, cet effort ſuprême...

ÉDOUARD.

Je le ſens, je l'admire, & je n'en rougis pas.
Un bienfait n'avilit que les cœurs nés ingrats.
C'eſt peu d'avoir dompté la révolte & la guerre,
C'eſt peu d'avoir rendu le calme à l'Angleterre;
Je lui dois encor plus: pour ce cœur ſatisfait
L'amitié de Varvic eſt ſon plus grand bienfait.
J'en ſuis digne du moins, & je lui rends la mienne.
Ma généroſité veut égaler la ſienne.
L'amour ſeul a produit & mes torts & les ſiens.
La vertu nous ramene à nos premiers liens.
A la loi du traité je ſuis prêt à me rendre.
Il mérita vos vœux; je ceſſe d'y prétendre.
Je commande à l'amour, & plein des mêmes feux,
Je ſaurai...

SCENE QUATRIEME.

ÉDOUARD, MARGUERITE, ÉLISABETH, SUFFOLC, *gardes, ſoldats.*

MARGUERITE.

Le deſtin me ramene à tes yeux.
Tu me revois captive & pourtant triomphante.
Trembles, j'apporte ici le deuil & l'épouvante.

à Éliſabeth.

Varvic eſt ton ami ; Varvic eſt ton amant ;
Frémiſſez tous les deux dans ce fatal moment :
Il meurt.

ÉLISABETH.

Varvic !

ÉDOUARD.

O ciel !

MARGUERITE.

Et j'ai proſcrit ſa vie.
De fideles amis ont ſervi ma furie.
Mêlés parmi les ſiens, ils l'ont enveloppé.
Toi ſeul es plus heureux ; toi ſeul m'es échappé.

ÉDOUARD.

Barbare !

MARGUERITE.

J'ai détruit ton défenſeur coupable.
Qu'il me ſervit ou non, ſa mort inévitable
Dut punir aujourd'hui ſon infidélité,
Ou l'orgueilleux ſecours que ſon bras m'eût prêté.
Toi, tu peux le venger, & tu peux méconnaître
Les droits des ſouverains; tu n'es pas né pour l'être.

ÉDOUARD.

Je le ſuis pour punir un monſtre furieux.
Ah! que vois-je?

SCENE CINQUIEME, ET DERNIERE.

Acteurs précédens, VARVIC *apporté par des ſoldats.* SUMMER.

ÉLISABETH, *courant à lui.*

Varvic! cœur noble & malheureux!

ÉDOUARD.

Héros que j'ai chéri, que je perds par un crime,
Ah! ma vengeance au moins peut t'offrir ta victime.
Cette femme barbare, au milieu des tourmens,
Bientôt...

VARVIC.

Ecoutez moins de vains reſſentimens.
Renvoyez à Louis cette reine cruelle;
Il pourrait la venger... ne craignez plus rien d'elle.
Ce peuple qui m'aima la déteſte aujourd'hui.
Qui m'a donné la mort ne peut régner ſur lui.
Plaignez moins mon trépas: ma carriere eſt finie
Dans l'inſtant le plus beau dont s'illuſtra ma vie.
Ma voix a fait encor le deſtin des Anglais,
Et j'emporte au tombeau ma gloire & vos regrets.

ÉLISABETH.

Ah! ton Eliſabeth ne pourra te ſurvivre.
J'ai vécu pour t'aimer; je mourrai pour te ſuivre.
Dans la nuit du tombeau tous les deux renfermés,
Unis malgré la mort...

VARVIC.

Vivez, ſi vous m'aimez.

à Édouard.

Soyons vrais; de nos maux n'accuſons que nous même.
Votre amour fut aveugle & mon orgueil extrême.
Vous aviez oublié mes ſervices; & moi,
J'oubliai trop hélas! que vous étiez mon roi.
Nous en ſommes punis... mes forces s'affaibliſſent.
Ma voix meurt & s'éteint, & mes yeux s'obſcurciſſent.

à Éliſabeth.

Ma chere Eliſabeth ! adieu . . . ſéchez vos pleurs.
Je reſſens à la fois la mort & vos douleurs.
Hélas, il eſt affreux de quitter ce qu'on aime !

à Édouard.

Réparez, s'il ſe peut, ſon infortune extrême.
Sur ſes jours malheureux répandez vos bienfaits.
Varvic meurt votre ami . . . ne l'oubliez jamais.

Il meurt.

FIN.

AVERTISSEMENT.

COMME M. DE FÉLICE a donné avis à la ſuite de différens proſpectus & dans une circulaire, que ſon Imprimerie n'a rien de commun avec la nôtre, nous croyons devoir confirmer cet avis. Quant à la raiſon que le dit M. DE FÉLICE prend aujourd'hui ſous le nom de *Directeur de l'Imprimerie à Yverdon*, nous ſommes bien aiſes d'avertir, qu'il n'eſt Directeur que de ſon Imprimerie propre, qui n'eſt point l'*Imprimerie* D'YVERDON, mais l'*Imprimerie* de M. DE FÉLICE. En conſéquence nous prions de ne pas confondre cette dite Imprimerie avec la nôtre, & de s'adreſſer à nous ſous la raiſon de

Société Littéraire & Typographique à Yverdon, ou au cas que les lettres demandaſſent à être remiſes en mains propres, à M. le Profeſſeur LEX, *Directeur de la Société Littéraire & Typographique à Yverdon.*

RECOMMANDÉ
5389

5189

BIBLIOTECA
SCAFFALE-
PLUTEO---
N.° CATEN